

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes,
mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir.* (Robert Brasillach à son procès)



JACQUES ISORNI

PREFAZIONE DI MAURICE BARDÈCHE

IL PROCESSO
BRASILLACH



Noël Fontanet caricaturé par lui-même

Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues

Cotisations : CHF 50.-/34 Euros. A doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre de P. Junod (ARB), ccp 17-636362-6 Genève.

France : chèque en Euros à l'ordre des ARB.

Belgique : ING, versement à l'ordre des ARB, compte 310-1663442-75, IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : mandat postal international en CHF sur le ccp 17-636362-6-Genève

SOMMAIRE

- P. 2 : Le mot du président
P. 3 : En bref
Pp. 4-7 : Presse : Collaborer pour le salut de la France (A. Brassié, *Historia*)
P. 8 : Photos de l'assemblée générale 2008
P. 9 : Les bottes de Brasillach et les gros sabots de Moix (M. Heu)
P. 10 : Presse : Une « utopie » pourrie (Y. Moix, *Le Figaro*)
Pp. 11-12 : Presse : Hommage à Pol Vandromme (*Le petit célinien*)
Pp. 13-14 : De la liberté de louer ou blâmer Brasillach... (M. Heu)
Pp. 15-17 : Presse : Un article de Brasillach sur *Le Cheval Blanc* (M.-T.Eychart, *Faites entrer l'infini*)
Pp. 18-19 : Ils ont parlé de Brasillach
P. 20 : Presse : Hommage à Henri Poulain (J.-N. Cuénod, *Tribune de Genève*)
P. 21 : Presse : Robert Brasillach ou la quête du bonheur (H. Michel, *Livr'Arbitres*)
Pp. 22-24 : Presse étrangère : Cento anni Robert Brasillach (*Tratto da Linea*)
Pp. 25-26 : Brasillach chez les bouquinistes
P. 27 : Presse : Il y a quarante ans... (S. de Savigny, *Lectures françaises*)
Pp. 28-30 : Presse : Brasillach, Malraux et quelques autres (A. Cassan, *Enquête sur l'Histoire*)
Pp. 31-33 : Presse : Brasillach sort enfin du purgatoire suivi de ...et la mort fut au rendez-vous (F. Brigeau, *Minute*)
Pp. 34-35 : Presse : Les premiers pas d'Hergé (R. van Cauwelaert, *L'Express*)
Pp. 36-39 : Fiches « Défense du français » : La 500^e
P. 40 : Brasillach au théâtre du Nord Ouest : 22 février et 1^{er} mars 2010

En couverture de cette livraison, des dessins de Noël Fontanet, père de Jean-Claude, à qui nous rendions hommage dans le n°115, tous deux membres fondateurs des ARB.

Egalement dans ce numéro, un document et des extraits de « Défense du français » qui, en 2008, publiait sa 500^e fiche ; nous la reproduisons avec la première fiche parue en 1960. Ceci pour nous rappeler, qu'en grand défenseur des arts et des lettres, notre président fondateur, Pierre Favre, fournit une collaboration active à l'Association des journalistes de langue française à Lausanne dont le Bulletin, 50 ans après sa fondation, paraît toujours avec la même régularité.

Nous poursuivons la publication d'articles de presse récents et moins récents ; nous mesurons avec le recul ce qu'il faut penser de propos à l'époque bien optimistes. Ainsi, l'article publié en 1987, *Brasillach sort enfin du purgatoire*, ne manquera pas de nous laisser un goût un peu amer. Depuis, l'ignoble police de la pensée a pris ses quartiers dans le monde des lettres et Brasillach n'y a plus guère droit de cité ; on lira notamment avec intérêt le papier de notre ARB Manuel Heu à propos du peu amène Yann Moix et de son *Une « utopie » pourrie* paru en août dernier dans les colonnes du *Figaro*.

P.J.

Bulletin des ARB

Le numéro 115 rend hommage à divers personnages : Pierre Favre, le fondateur de l'association, décédé il y a vingt ans (un de ses poèmes est reproduit) ; l'écrivain belge Paul Vandromme, Jean-Claude Fontanet, Jean-Baptiste Biaggi... L'habituelle rubrique « Brasillach sur le net » immortalise des réactions publiées sur internet. La rubrique « lecture » nous entretient d'un ouvrage sur Drieu et Brasillach publié aux Pays-Bas. Fort apprécié également l'article sur « la mascogne », c'est-à-dire la triche organisée dans les collèges, par les étudiants, pour obtenir à l'avance les sujets d'examens. Chaque numéro de cette revue est un régal à déguster illico.

F&D

Michel Déon, *Mes arches de Noé*

Dans son roman autobiographique *Mes arches de Noé*, Michel Déon évoque avec délicatesse le souvenir de Brasillach qu'il a vu et rencontré brièvement. « *A une conférence à la maison de la Chimie rue de Lille, il avait parlé de l'Espagne, du cinéma, de l'Allemagne, de la révolution nationale, de l'amitié. Médiocre conférencier, il forçait cependant l'attention par le décousu de son propos, l'allégresse de ses souvenirs (...) Je me souvenais de son visage rond et bronzé, des éclairs de gaieté allumés derrière les lunettes d'écaille, de sa veste de sport et du gros chandail à col roulé. Après la conférence, j'avais suivi un ami qui le connaissait un peu et qui m'avait présenté. Brasillach avait dit quelques mots. Je n'avais rien à répondre, mais j'avais compris qu'à la tribune devant des inconnus, il ne forçait pas sa voix et ne jouait pas de rôle. Il était le naturel même. Brasillach avait glissé dans le cœur de beaucoup d'hommes de ma génération le pressentiment de son destin confondu avec le destin de la France. Il fallait aimer le bonheur*

*tout de suite et très vite parce qu'on allait nous le voler. Avant que le désastre ne fût consommé, il était urgent de rassembler ses bagages, d'enclorre dans des livres et des articles la fleur de ce que nous aimions. » (Mes Arches de Noé, pages 79-80). Bel hommage que je partage avec vous. Dans son roman *Au plaisir de Dieu*, Jean d'Ormesson a conçu un jeune héros dont les traits ressemblent au jeune Brasillach, homme de lettres qu'il semble admirer.*

Anthologie des poètes maudits et oubliés, par Joël Laloux.

C'est un gros travail qu'a réalisé notre collaborateur Joël Laloux. Il a en effet rassemblé des notices, bio et bibliographiques concernant un grand nombre de poètes qualifiés de « maudits ». Il faut prendre « maudits » au sens large : ce sont des poètes qui ont connu des ennuis, pour certains, c'est la mort sur les champs de bataille. Pour d'autres, l'assassinat, légal ou non. D'autres la prison ou une simple campagne de presse. On y retrouvera des noms archi-célèbres : Lamartine, Hérédia, Malherbe, Mistral, Francis de Jammes, Cocteau, Montherland, Copée, Péguy... à côté de personnages vraiment inconnus. Bien des noms se rattachent à notre famille de pensée : Brasillach, Maurras, Déroulède, Casimir Delavigne, Philippe Henriot, Jean-Hérolde Paquis, ... On notera la présence de Jean de la Ville de Mirmont, l'un des meilleurs poètes du siècle, ami de Mauriac, fauché durant la grande guerre à l'aube de la gloire... On y trouvera même quelques Belges : Albert Mockel, Léon Degrelle... Chaque notice est suivie d'un ou deux poèmes, et le livre se termine par une petite anthologie de quelques amateurs cités. Un très beau travail ! Envoi contre 20 Euros à la revue.

Altair n°139, mars 2009.

Robert Brasillach

Par Anne Brassié

Robert Brasillach aimait la France et se sentait avant tout français. S'il collabora avec ses « amis » allemands, c'était dans le but de recouvrer l'indépendance et la grandeur de sa patrie... un engagement politique qui allait le conduire au poteau d'exécution.

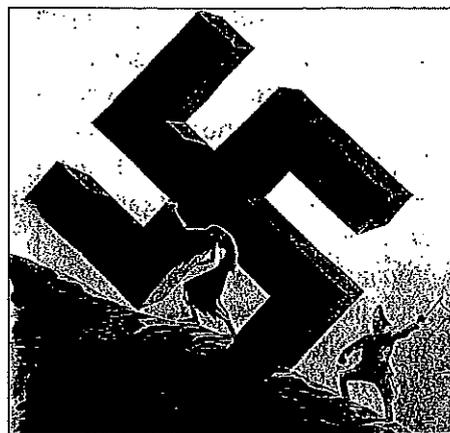


Photo Léonard de Sèlva-Tapabor.

Une fleur de sorgho, une tige de blé ne poussent pas sur n'importe quel sol, par n'importe quel temps. Il en est de même pour les actes et les pensées d'un homme. Les quatre années d'occupation, le soutien de Brasillach à la politique de collaboration, de son retour de captivité en septembre 1941 jusqu'en août 1943, doivent être analysées à la lumière des années précédentes.

Un baptême politique forcé

Le baptême politique de Robert Brasillach a lieu le 6 février 1934. Comme pour une majorité de Français c'est un baptême forcé. Les anciens combattants n'ont pas fait la guerre pour subir une après-guerre aussi douteuse. Certains meurent place de la Concorde. L'affaire Stavisky, puis l'affaire

Prince, ce conseiller assassiné à coups de couteau dans un train la veille du jour où il devait déposer ses informations chez un juge, les dégoûtent et ne cachent pas l'irrésistible ascension d'Hitler.

Or rien n'est fait pour parer à cette force montante. Cette incompétence discrédite complètement le gouvernement en place. Brasillach a lu *Mein Kampf* : « Je dois l'avouer, même si cela contriste les jeunes hitlériens, nos contemporains, que je trouve cette lecture singulièrement désolante. C'est un livre qu'il faut avoir lu, comme on dit, et où il y a de très étonnantes choses du point de vue de la politique extérieure. Mais la majeure partie du livre est le récit de la découverte de la vérité raciste par le petit Hitler, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes un traité de mystique raciste. J'ai rarement lu conneries plus plates et plus désolantes. C'est un grand moment de sottises, pro-

fondément ennuyeuses et surtout effroyablement primaires... C'est très réellement le chef-d'œuvre du crétinisme excité... » (Lettre à José Lupin, 23 août 1935).

Blum était un homme bien, mais...

Blum sera discrédité pour la raison simple qu'il n'a pas vu le danger : Brasillach l'écrit encore à José Lupin : « Blum était sûrement un homme très bien mais il affirma en novembre 1932 : Hitler est désormais exclu du pouvoir. Il est même exclu de l'espérance du pouvoir. »

Le grand historien, Bainville, malade, demande à Brasillach et à d'autres de rédiger à sa place son livre sur *Les Dictateurs*. Le chapitre sur Hitler sera rédigé par Brasillach. La gauche voudra faire taire Charles Maurras et son

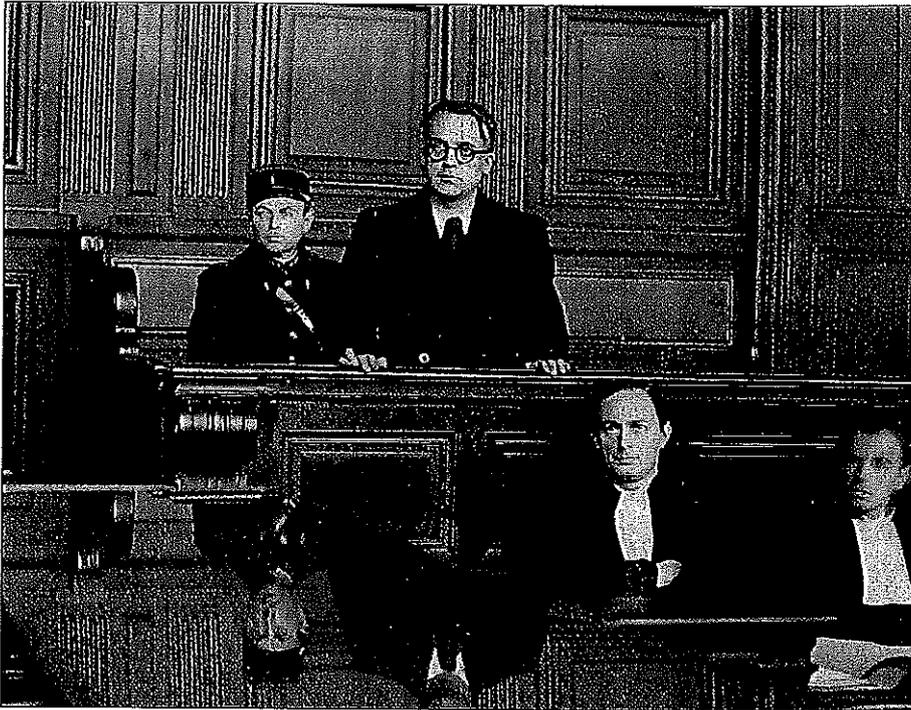


Photo AFP.

Action française et tous ces empêcheurs de penser en rond en interdisant les ligues. Mais cela ne supprime pas les menaces.

Quant à la droite, Brasillach n'en épousera pas les peurs quand défilera le Front populaire : « J'oserai même vous dire que je suis assez obligé aux grévistes de l'autre mois d'avoir obtenu certains décrets qu'ils n'auraient jamais obtenus sans énergie... Vous me voyez donc admirateur des congés payés. » (Lettre à Angèle, 5 septembre 1936, *Je suis partout*.) Mais le Front populaire vote la réduction du budget militaire. La France est en danger croissant devant le réarmement de l'Allemagne.

La guerre des mots va commencer. Si Brasillach et ses amis désirent fusiller Léon Blum, le perroquet d'un dessinateur de gauche répète inlassablement de semaine en semaine : « Rocopoto !

Affiche contre la collaboration, parue en décembre 1940 (à gauche). Le procès de Robert Brasillach eut lieu le 19 janvier 1945, et il fut exécuté le 6 février, pour avoir tenu un rôle de premier plan dans la collaboration avec l'Allemagne (ci-dessus).

Rocopoto ! », ce qui traduisait un refrain des militants de gauche contre le président des Anciens Combattants : « La Roque au poteau ! La Roque au poteau ! ». Un arbitre pourrait crier, comme

Des écrits de Brasillach

Présence de Virgile (Plon, 1989).

Histoire de la guerre d'Espagne (Plon, 1939).

Lettres écrites en prison (Les Sept Couleurs, 1952).

Bérénice ou la Reine de Césarée (Plon, 1957).

Notre Avant-guerre (Le Livre de Poche, 1992).

au tennis, quarante partout. Avant de gagner en France, le Front populaire a déclenché une guerre horrible en Espagne. Elle dure trois ans et est la parfaite répétition du second conflit mondial, l'affrontement des forces communistes et des forces fascistes puis nazies.

Ce ne sont pas les nationalistes espagnols qui rasent Guernica mais un aviateur allemand. Ce n'est pas eux, non plus, qui tuent les anarchistes d'une balle dans le dos mais des terroristes communistes soviétiques.

Brasillach choisit son camp, celui des cadets de l'Alcazar. Pierre Gaxotte, fondateur de *Je suis partout*, devenu académicien à la fin de sa vie, fait le même choix. « Les nationalistes espagnols ont sauvé la France du communisme ; ils ont protégé la civilisation latine, infligé à la barbarie moscovite sa plus grave et sa plus retentissante défaite. La victoire de Franco marque un tournant dans l'histoire du monde. Depuis deux ans, la jeunesse d'Espagne se bat pour sa patrie, pour son honneur, pour sa foi. A l'Espagne nous offrons notre gratitude, nos vœux et nos hommages. » (15 juillet 1938).

L'avant-guerre en France angoisse les esprits lucides. 800 avions sortent des usines allemandes et deux des chaînes françaises, en août 1938, la semaine de 40 heures et les consignes de sabotage du parti communiste pacifiste portent leurs fruits empoisonnés. Les milieux juifs poussent à la guerre. Le décor est planté pour tous les acteurs à venir. Les positions de Brasillach

« Je me sens d'abord français »

trouvent leur origine là. Comme Charles Maurras qui haïssait l'Allemagne mais sera tout de même condamné pour intelligence avec l'ennemi, Brasillach refuse que son pays, vingt ans après la guerre de 1914, affronte de nouveau son voisin alors qu'elle n'y est pas prête.

En juillet 1939 *L'Humanité* accuse déjà Brasillach et Gaxotte de trahison et d'espionnage. Ce sont des hitlériens français, dit sans rire la presse communiste. Un an plus tard, en pleine débâcle, Mandel fait convoquer Brasillach au Quai des Orfèvres. Même accusation. Les cartes sont déjà distribuées.

Officier mobilisé en septembre 1939 il subit la drôle de guerre à Savernes. En mai 1940, il rejoint le front pour participer à la débâcle ; il est fait prisonnier par les Allemands. Il ne faut jamais oublier que le père de Robert Brasillach était un officier de métier mort au champ d'honneur au Maroc. Le désespoir de Brasillach est intense. Avoir prévu cette défaite ne le soulage en rien.

Le soutien au Maréchal

Depuis août 1939, l'Europe vit à l'heure du traité germano-soviétique. Quand Brasillach rentre de captivité pour un poste de commissaire au cinéma, qu'il n'obtiendra pas car il refuse d'en faire la demande aux autorités allemandes, il revient à *Je suis partout* et soutient la politique de collaboration du maréchal Pétain.

Deux raisons à cet engagement : il faut négocier avec le vainqueur et faire rentrer les deux millions de prisonniers. Le maréchal Pétain jouit alors d'une reconnaissance éperdue de la part du peuple français. En février 1939, même Blum éprouvait ce sentiment quand il écrivait, mécontent que Philippe Pétain soit nommé ambassadeur en Espagne : « Le plus noble, le plus humain de nos chefs militaires, n'est pas à sa place auprès du général Franco ».

Des réseaux de résistance se créent mais sans les communistes. Il s'agit de préparer le retour de l'armée française.

Je suis partout soutient la « révolution nationale » mais sans perdre son insolence habituelle.

La rupture du pacte germano-soviétique en juin 1941 par l'attaque d'Hitler aggrave la catastrophe nationale. Les communistes qui avaient obtenu des Allemands la réparation de *L'Humanité*, font volte-face. Ils assassinent dans le dos, à Paris, un officier allemand.

Encore une fois la famille du journaliste se rappelle à lui, pour un fils d'officier on ne fait pas la guerre en engageant la population civile. Brasillach qui a vu de près les atrocités de la guerre civile espagnole, le dira haut et fort. Le piège des représailles se referme sur Vichy. L'Allemagne met le marché dans les mains du gouvernement français : ou l'occupant fusille des otages ou Vichy assume lui-même la répression, à moindre frais en vies humaines.

Vichy fait exécuter six communistes. Un mois plus tard l'assassinat du *Feld Kommandant* de Nantes provoque les mêmes sortides marchandages. Brasillach ira au congrès des écrivains de Wei-

mar. Il a rempli son devoir d'officier. C'est au tour de l'écrivain de vivre. Karl Epting, de l'Institut allemand, le lieutenant Heller, ancien étudiant de la faculté de Toulouse, et Karl Hans Bremer, qui fut avant-guerre lecteur à la Sorbonne ont reçu toutes les plumes françaises pendant l'Occupation et c'est d'avoir été si bien reçues que certaines d'entre elles, se sentant coupables, devinrent accusatrices à la Libération. Il fallait faire oublier.

La librairie Rive gauche vend bien sûr les livres de Brasillach et de ses amis. On y trouve aussi les livres interdits, *Pilote de guerre* de Saint-Exupéry et un journal clandestin qui deviendra célèbre *Les Lettres françaises*.

Le camouflage de la vérité

Les déportations juives n'ont véritablement ému la population qu'en ce triste été 1942. Mgr Saliège prend position comme le pasteur Bœgner, comme Brasillach. L'évêque de Toulouse, comme l'écrivain, refuse l'idée de la séparation des familles. On n'a jamais accusé l'évêque d'avoir envoyé des enfants à la mort alors pourquoi accuse-t-on Brasillach ?

Les responsabilités se partagent entre ceux qui ont laissé les nazis pénétrer sur le sol de France et les Alliés qui n'ont rien fait pour bombarder les voies ferrées menant aux camps d'Europe centrale. Ils ne veulent pas être accusés de faire une guerre juive et préfèrent ignorer ce qui ne sera découvert qu'en mai 1945 par les soldats américains.

Un homme a étudié le processus de camouflage de la vérité : Wal-

ter Laqueur dans un livre intitulé *Le Terrifiant secret. La solution finale et l'information étouffée* (Gallimard).

Brasillach découvre Katyn

D'autres horreurs, d'autres charniers, par contre, ont été découverts plus tôt par Brasillach, ceux de Katyn, en juillet 1943 : 15 000 officiers polonais ont été tués d'une balle dans la nuque par les Soviétiques. Les papiers d'identité font foi, aucune erreur possible. Jacques Debu-Bridel publiera pourtant, ces lignes, en janvier 1945 dans son journal : « Brasillach a fait deux voyages en Allemagne, dont l'un en compagnie de Brinon avec qui il inspecte la LVF. Il fut un des rares Français qui vit Katyn, vaste et macabre mise en scène de Goebbels contre les Soviétiques... C'est un traître conscient qui, pour servir le maître qu'il choisissait, l'aida à assassiner notre pays. »

Brasillach soutient la Légion des volontaires français mais non la Milice. Il s'oppose au STO qui pousse les hommes vers la clandestinité et le maquis.

Le débarquement américain en Afrique du Nord, l'invasion de la zone sud par Hitler, puis la bataille de Stalingrad changent le sort des armes. « C'est à l'automne 1942 seulement que le vent va tourner. C'est cette situation militaire globale qu'il faut avoir sous les yeux quand on veut juger la politique de Vichy : objectivement, parier sur la victoire du Reich jusqu'à la fin de l'été 1942 n'est pas une absurdité et justifie que l'on cherche à jouer sur les deux tableaux. » dit encore François Georges Dreyfus.

Brasillach ne veut pas soutenir les Allemands comme les autres journalistes de *Je suis partout* le réclament. Le seul objectif de Brasillach sera toujours la France, le retour de son indépendance. Il la voit poindre et quitte le journal. Il s'expliquera dans une lettre à son ami Georges Blond : « Au-delà de toute idéologie, un gouvernement doit s'occuper aujourd'hui du sort de la France, et je me sens d'abord français. Le reste ne venant que de surcroît. De même auprès d'adversaires, nous avons toujours passé pour un journal libre, inspiré du seul intérêt français. Allons-nous passer pour un journal de propagande même désintéressé ? Pour ma part, je m'y refuse absolument et définitivement... Je me sens plus "ami" des allemands que je ne l'ai jamais été. J'ai l'impression que maintenant c'est pour toute ma vie, mais il aura fallu leurs revers pour cela. Mais je me sens aussi et plus que jamais français. »

La provocation

Brasillach sera traité de tous les noms par ses anciens amis. Il ne se renie en rien pourtant et va même en rajouter dans des articles que la provocation rendra célèbres sur son amitié pour les soldats allemands. Il se sent plus proche d'un ennemi qu'il admire, Karl Bremer est mort sur le front russe, que d'un compatriote qui trahit son pays. Mais quand les atrocités d'Oradour-sur-Glane lui sont connues, il se rend à l'ambassade d'Allemagne et exprime sa colère. De 1940 à 1944, d'une captivité à l'autre, la première allemande, la seconde française, Brasillach n'a cessé d'écrire : « Refuser d'écrire des livres, refuser de peindre,

refuser de jouer des pièces, refuser de travailler, refuser de reprendre sa tâche, modeste et brillante, cela aussi, c'est une émigration. »

Mais au chevet de cette France moribonde plusieurs médecins veillaient, se combattant farouchement pour appliquer leur thérapie et pas une autre. Ce combat fratricide fournit à Brasillach l'idée d'un très beau dialogue, *Les Frères ennemis*, écrit dans un esprit de réconciliation magnifique.

Le respect des adversaires

Mais le parcours de l'écrivain, du poète et du journaliste d'opinion, Robert Brasillach est atypique... Ses adversaires politiques le reconnurent. Lui-même, parce qu'il s'était engagé, acceptait l'engagement des autres dans un autre camp. Il les appelait ses adversaires fraternels. « L'essentiel est de bien se sentir, jusqu'au bout, et que le dernier mot de la morale reste l'allure ».

André Chénier, partisan puis victime de la Révolution, n'avait pas fui non plus. N'aimant ni les terroristes de l'intérieur ni les émigrés, il avait compris une chose : « L'art que l'on a porté à la plus haute perfection est l'art de calomnier ceux que l'on assassine. »

Cinquante ans après sa mort le temps est venu de savoir la vérité pleine et entière sur un homme qui aimait son pays et en est mort.

ANNE BRASSIÉ

Journaliste et enseignante, Anne Brassié collabore à plusieurs journaux dont le *Figaro Magazine*, le *Libre Journal* et *Présent*. On lui doit notamment une biographie de Brasillach (Laffont, 1987).

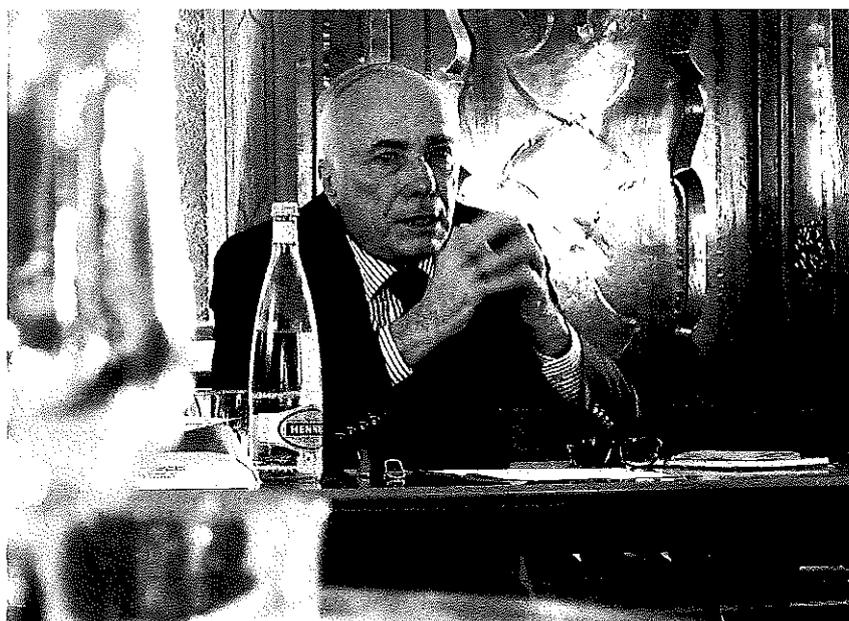
ASSEMBLEE GENERALE 2008 : 1909 – 2009
100EME ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE BRASILLACH



La Grotte du Café Papon

*Merci encore à Pascal Philippe
JUNOD de continuer à faire vivre un
îlot d'intelligence et de liberté dans
cet océan de médiocrité totalitaire.*

Jean-Luc Léopoldi



Philippe d'Hugues

LES BOTTES DE BRASILLACH ET LES GROS SABOTS DE MOIX

Je me souviens que l'un des premiers films dont j'ai dit du bien, au micro du "Libre journal du cinéma", fut *Podium* (1). C'est pourquoi je lis depuis les chroniques littéraires que Yann Moix publie dans *Le Figaro*. Lire est un bien grand mot. Je ne fais plus que les parcourir et finirai par les ignorer un de ces jours tant elles ne me semblent guère inspirées. J'ai lu cependant avec plus d'attention une tribune qu'il a donnée à la page « Opinions » du *Figaro*, le 18 août 2009 (p.19, « Une "utopie" pourrie »), car il y est question du remarquable réseau de salles Utopia. Yann Moix dénonce (le mot n'est pas trop fort) la présentation que la plaquette de programmes du cinéma Utopia d'Avignon fait du splendide *Temps qu'il reste*. C'est un admirable festival d'amalgame, de manichéisme, de police de la pensée que Yann Moix a produit là ! « Police juive de la pensée », avait écrit Annie Kriegel dans les mêmes colonnes (*Le Figaro*, 3 avril 1990), à propos de la loi Gayssot, si mes souvenirs sont bons. À coup sûr, Yann Moix la clouerait au pilori, puisqu'il n'accepte pas que l'on puisse parler de « milices juives », y compris à propos de celles qui s'occupèrent de l'expulsion de Palestiniens de leur terre en 1948, que montre Elia Suleiman dans son dernier film. Il s'agit à ses yeux d'un oxymore honteux, nécessitant comme il se doit l'emploi d'une jolie *reductio ad hitlerum*. Des juifs ayant été des victimes, ils ne pourraient y avoir de bourreaux juifs ? Mais a-t-on seulement le droit d'accoler les deux termes ? La suite, qui s'efforce d'assimiler l'antisémitisme à de l'antisémisme, selon une stratégie éculée mais de plus en plus utilisée et que d'aucuns essaient d'imposer par la loi, montre que Yann Moix veille pour que tout terme péjoratif à ses yeux ne puisse plus être accolé au mot juif.

Cela m'a rappelé que, parallèlement, la pensée correcte exige aussi qu'aucun terme jugé valorisant ne puisse jamais plus être utilisé à propos des "salauds", comme Yann Moix désigne les réprouvés de l'histoire. Quel terme plus valorisant que "victime" de nos jours ? Et quel "salaud" plus emblématique que Robert Brasillach ? Aussi, voici quelques années, un érudit du Sud-Ouest ayant osé écrire, dans une encyclopédie régionale, que Robert Brasillach, suite à ses errements idéologiques, fut l'une des « victimes » de l'Épuration avait-il provoqué une indignation quasi nationale... Au demeurant, Yann Moix choisit comme repoussoir Robert Brasillach – voyez comme le Monsieur est original. Le personnage est suffisamment honni pour qu'il ne soit pas nécessaire d'éprouver le moindre scrupule à écrire n'importe quoi à son sujet. Rapportant des propos d'Utopia scandaleux à ses yeux, Yann Moix écrit : « Ce n'est pas Robert Brasillach [qui a écrit cela], ou plutôt si : ce sont les Brasillach d'aujourd'hui. Ils ne se déguisent plus en officiers allemands, avec des bottes et des insignes ; ils portent des sandalettes et se parfument au patchouli, aiment la poterie et les bougies bio. » Habile moyen, sous couvert de métaphore, de reconduire la légende d'un Brasillach ayant revêtu l'uniforme allemand. Yann Moix aurait souhaité confirmer l'adage selon lequel « les clichés ont la vie dure » qu'il ne pourrait s'y prendre mieux !

21 septembre 2009

Manuel Heu

<http://arb6245.over-blog.net/>

Note :

- (1) Film que je m'abstiens de revoir depuis de peur de comprendre l'étonnement que mes propos provoquent chez mes amis cinéphiles !

Une « utopie » pourrie

On s'imagine que l'antisémitisme est quelque chose d'hivernal, de grippal, de viral. On s'imagine que l'été, quand les cigales sont là, et que, le soir, le soleil est orange et les peaux dorées, nous n'avons rien à craindre de la haine. On s'imagine que la haine habite loin de l'été, des villas, des piscines et, au hasard, de la jolie ville d'Avignon, là même où se trouve un fameux pont sur lequel on danse. Je m'y suis promené, mais je n'ai pas eu le temps de danser : le bal a été gâché. Collé au Palais des papes se trouve un gentil petit cinéma qui ne paye pas de mine. Il est accueillant, son programme est alléchant. Que des bons films, bien triés. Le problème est que j'ai bien l'impression que les gérants aimeraient aussi choisir les spectateurs : « Utopia » n'est, hélas, pas seulement le nom du cinéma.

L'utopie apparaît clairement dès qu'on lit le programme qu'il édite et distribue. *Le temps qu'il reste* est un très beau film palestinien, et dont la beauté est louée en Israël même. Long-métrage signé d'un grand cinéaste, Elia Suleiman, il fut un événement marquant du dernier Festival de Cannes et l'on peut regretter qu'il n'ait obtenu aucune récompense.

Mais entrons dès à présent dans le vif du sujet, la critique qu'ont fait de ce film les gens anonymes d'Utopia, car ce qui suit, évidemment, n'est pas signé. Au moins, dans *Je suis partout*, Brasillach signait, lui. Il signait « Robert Brasillach » et c'était un salaud mais un salaud qui signait. La haine persiste toujours, mais tantôt elle signe et tantôt elle ne signe pas.

Utopia, c'est de la haine qui ne signe pas : c'est de l'utopie de groupe, du paraphe de lâche, du ratonage intellectuel. C'est de la lettre anonyme, et fière de l'être. Ça débute comme ça : « *Les tragédies de l'histoire sont souvent grotesques. Les Palestiniens vivent depuis 1948 un cauchemar kafkaïen.* » Le ton est donné. Ce n'est d'ailleurs pas un ton, qui est donné, c'est un coup. « *Quelques massacres plus tard, perpétrés par les milices juives...* » Là, c'est un hallali qui est sonné. Le mot « milice » collé au mot « juif », ce n'est pas un oxymore, c'est une honte. C'est définir, évacuant Auschwitz d'un coup d'adjectif non seulement mal placé mais déplacé, un concept qui donnerait aussitôt vie, dans la foulée, à de jolis avatars comme des nazis juifs, des fascistes juifs, des hitlériens juifs. Je sais bien que, ces temps-ci, on tente de faire passer

Par
Yann Moix *



« Le mot « milice »
collé au mot « juif »,
ce n'est pas
un oxymore,
c'est une honte »

absolument les juifs d'Israël pour les petits-enfants naturels de Hitler. Pour les petits-neveux de Himmler.

Et c'est sans doute cela qui autorise les bobos ultragauchisants d'Utopia à écrire des phrases comme celle qui va suivre, et qui m'aura percuté en plein cœur de l'été : « *Elia Suleiman revient sur son enfance dans une école juive où la lobotomisation sioniste des élèves filait bon train...* » La « loboto-

misation sioniste » : vous n'avez pas rêvé, non. Vous avez cauchemardé, certes, mais vous n'avez pas rêvé. Ce n'est ni Alain Soral qui a écrit cela, ni Robert Faurisson, ni Dieudonné. Ce n'est pas Robert Brasillach, ou plutôt si : ce sont les Brasillach d'aujourd'hui. Ils ne se déguisent plus en officiers allemands, avec des bottes et des insignes ; ils portent des sandalettes et se parfument au patchouli, aiment la poterie et les bougies bio. Ils sont très à gauche mais de la manière dont, dans les années quarante, on était très à droite. Ils ont la haine des juifs parce que les juifs représentent à leurs yeux la force impériale dark-vadorienne universelle.

Croyant défendre la cause palestinienne, ils exacerbent en réalité la haine des Israéliens ; dans leur misérable shaker intellectuel, ces alter-bobos mondialistes utopisés inventent chaque jour le visage nouveau de l'antisémitisme contemporain : celui des babas cool cinéphiles et idiots, qui en voulant défendre des victimes réelles, définissent une manière inédite de vouloir en finir avec tout ce qui est juif dans l'économie du monde.

* Écrivain et chroniqueur au Figaro Littéraire

HOMMAGE A POL VANDROMME

Pol Vandromme en voilà un. Qu'il soit belge et mort n'y change rien. Il n'y avait pas plus germanopratin et il est toujours très présent dans l'esprit de ceux qui l'ont connu. Il a fichu le camp il y a peu à 82 ans. Les gazettes ne l'ont guère signalé. *Le Bulletin célinien* <<http://louisferdinandceline.free.fr/bulletin/bulletin.htm>> répare cette lacune en lui consacrant sa dernière livraison (No 311, septembre 2009). Un bouquet d'hommages de qualité dont il ressort en spadassin des lettres et en wallon équipé d'un parapluie quand il pleut à Paris. Ce passeur des Lettres <<http://www.lefigaro.fr/livres/2009/06/04/03005-20090604ARTFIG00505-pol-vandromme-passeur-des-lettres-.php>> disait que la gent critique littéraire se divisait en trois espèces : ceux qui ne savent pas lire, ceux qui ne savent pas écrire, ceux qui ne savent ni lire ni écrire. Ce qui était assez bien vu.

Critique, journaliste, essayiste, biographe, pamphlétaire, Pol Vandromme éprouvait une passion et un enthousiasme inépuisables pour la littérature française, à condition qu'elle fût une fête et qu'elle sacrifie au style. Pas toute, évidemment. Pas Malraux qu'il exécuta dans un essai prétendant l'encadrer dès le titre entre "*le mirobolant et le farfelu*". Au-delà de la littérature « classique classique » (Saint-Simon, Stendhal et compagnie), il rangeait dans son propre panthéon de la "classique moderne" toute une bande d'écrivains dont certains lui étaient familiers. Derrière leur vrai père à tous, Georges Bernanos, question de génération et de distance, de respect aussi peut-être, on trouvait André Fraigneau, Kléber Haedens, Roger Nimier, Michel Déon, Félicien Marceau, Marcel Aymé, Dominique de Roux, Jacques Perret, Antoine Blondin, Michel Mohrt, François Nourissier, tenus pour des rebelles ou des "*libertins du siècle*". Il appelait cela "la droite buissonnière", clin

d'oeil à un opus blondinien, expression qu'il préférait à celle de "hussards des Lettres", car il y incluait également Roger Vailland et Françoise Sagan, Marcel Moreau et Jean-Claude Pirotte, pour ne citer qu'eux. A plusieurs, il consacra des livres qui réussissaient à être admiratifs sans verser dans l'hagiographie, car le fardeau idéologique de ces héritages littéraires était parfois . lourd à porter. Vandromme fut en effet parmi les premiers (avec Jean Paulhan et Etiemble) à sortir Lucien Rebatet du purgatoire pour ses *Deux étendards*, à en faire de même avec Céline dès 1963, et avec Drieu La Rochelle et **Brasillach**, à évoquer Simenon comme "*un romancier russe de langue française*", à se faire le propagandiste du génie de Cingria, et le premier à consacrer un essai (pénétrant) au *Monde de Tintin*.

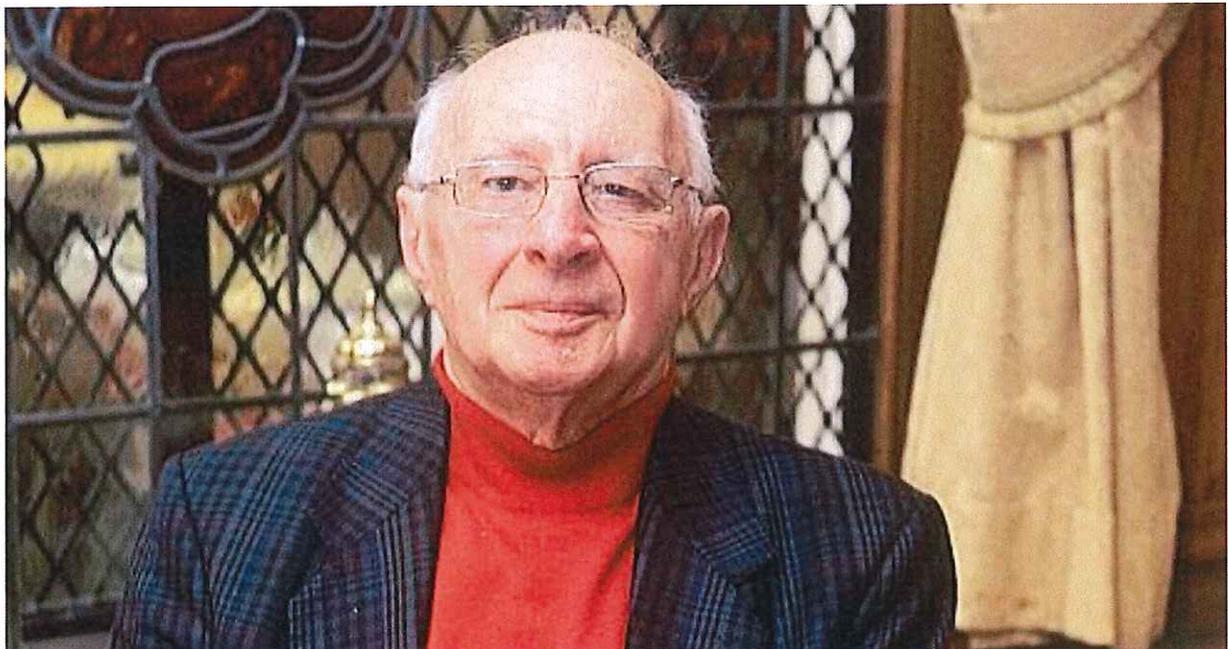
Son patriotisme littéraire lui faisait porter Modiano au pinacle et descendre Yourcenar. De tous, il se voulut l'inlassable intercesseur dans ses milliers d'articles à la pointe aiguë publiés notamment dans les feuilles wallones *Le Rappel*, *L'Echo du centre*, *le Journal de Mons*. Leur mosaïque reflète le portrait d'un esprit indépendant, frondeur jusqu'à la provocation, maurrassien critique qui ne reniait rien de ses idéaux de jeunesse, non-conformiste plutôt qu'anticonformiste, indépendant jusqu'à l'isolement, pas vraiment ennemi de la formule virtuose au risque du calembour. Lui qui était né à Charleroi et qui passa sa vie à Loverval, il se définissait comme belge de passage, provincial de Paris, français à titre étranger, citoyen de la littérature française. Un irrégulier, au fond, nostalgique d'une France giralducienne légèrement ivre d'une certaine douceur de vivre. Surtout fidèle aux valeurs qui cimentaient "ses" écrivains. Moins politiques que morales. Un certain sens de l'honneur. L'esprit porté au compagnonnage. La fidélité en

toutes choses, et avant tout en amitié. Lisez *Un singe en hiver* et vous verrez, Blondin le montre très bien. Pour la mélancolie, voyez *Monsieur Jadis* du même. Pol Vandromme était si délicieusement démodé dans ses critiques, qu'on l'eut volontiers gratifié du titre de "Monsieur Jadis de la critique". Un vrai tempérament d'humeurisme. Du caractère dans l'écriture. Un bretteur toujours prêt à en découdre mais dans la tenue et sans jamais s'abaisser. Un chahuteur qui avait le goût de l'escouade. Grand lecteur identifiant un écrivain à l'oreille, au timbre de sa voix tel qu'il s'échappe de son livre. Tout cela en fait-il un critique de droite ? Celui-là fut en tout cas le Commynes de la droite buissonnière.

Son Céline, < http://louisferdinandceline.free.fr/indexthe/entretien_avec_pol_vandro_mme.htm > dont il louait le "génie sauvage", était avant tout celui de *Nord*, qu'il tenait pour son chef d'oeuvre, contrairement à *Entretiens avec le professeur Y* et *D'un château l'autre*, assez

critiqués, pour ne rien dire des pamphlets ("Il y a du fol chez Céline, avec les phobies d'un Français moyen de l'espèce la plus stupide et la plus hargneuse"). Nul doute qu'il aurait trouvé dans la rentrée littéraire 2009 de quoi "faire hennir les constellations", pour reprendre l'une de ses expressions favorites. C'était un critique de tempérament, qui avait inconsciemment épousé, jusqu'au pastiche parfois, le verbe de ces écrivains dont il se fit le héraut dans toutes les feuilles belges et françaises qui sollicitèrent sa prose. Alors oui, un critique de droite, certainement qui pratiquait le désespoir avec allégresse, le courage avec désinvolture, et se réfugiait dans une vision romantique de l'Histoire pour mieux la sacrifier à la littérature, encore et encore, en l'envisageant avec le panache du capitaine de Boïeldieu enfilant ses gants blancs.

Le Petit Célinien, hebdomadaire
Le 6 septembre 2009



**DE LA LIBERTÉ DE LOUER OU BLÂMER BRASILLACH...
Y COMPRIS SUR COURTOISIE**

Le 6 février 1945 était exécuté le critique et historien du cinéma Robert Brasillach. Chaque année, une messe est donnée en sa mémoire à l'église Saint-Séverin (près de Saint-Michel), à laquelle sont associés les noms de sa sœur, l'admirable Suzanne Bardèche, et du co-auteur de la première grande histoire générale du cinéma parue en France, Maurice Bardèche.

Je m'y suis rendu ce midi, je l'avouerais moins par convictions que pour l'opportunité d'y croiser, pas très loin du lieu de mon gagne-pain, quelques amis cinéphiles. Cela m'a permis d'apprendre qu'une émission récente de Radio Courtoisie avait causé quelque émoi parmi les "Amis de Robert Brasillach". Dans le "Libre journal de Martial Bild" du mercredi 4 février, un certain Pierre de Laubier, libraire si je ne me trompe, a utilisé le quart d'heure de sa « chronique culturelle » pour démolir l'œuvre littéraire de Robert Brasillach. Mièvrerie, écriture désuète, banalités psychologiques, dialogues trop recherchés dans la bouche de jeunes gens et, au contraire, retenue et maîtrise trop grande de leur corps, etc. On aurait dit de l'Anne Simonin sur France Cul !

Je comprends que l'on puisse estimer que si, sur Radio Courtoisie même, qui se veut la « radio de toutes les droites et de tous les talents », on dénigre Brasillach en ne lui reconnaissant du bout des lèvres qu'un petit talent de critique, la cause d'un jugement serein sur la littérature, sachant faire le départ entre les options idéologiques d'un auteur et ses romans ou poèmes, par exemple, est bel et bien perdue. Pour ma part, je ne saurais trop féliciter Martial Bild d'avoir laissé son

chroniqueur exprimer longuement et sans être interrompu son point de vue, même si celui-ci relève en l'occurrence du cliché. J'ai écrit ici qu'*Un barrage contre le Pacifique* était l'un des rares livres "potables" de Duras. J'avais d'abord écrit "bons" livres, en me félicitant de pouvoir apprécier le roman, lu adolescent, d'un écrivain colonialiste et vichyste qui m'est très antipathique. À la relecture, je me suis dit que, si l'on avait été jusqu'à envisager le Nobel pour l'auteur d'un roman aussi médiocre, Béraud et Brasillach n'était décidément pas de si mauvais écrivains ! Pour autant, ce genre de prises de position allant à l'inverse de ce que l'on pourrait attendre sur Radio Courtoisie, beaucoup moins rare qu'on pourrait le croire, montre indubitablement que cette chaîne n'est pas le bloc monolithique de pensée réactionnaire, voire fasciste, que dénoncent ses ennemis, voire ceux qui ne l'écoutent pas de peur d'être contaminés par la peste brune (cette dernière se transmettant par les ondes - les champs électromagnétiques ne provoquaient déjà pas bien assez de dégâts...). D'une certaine manière, Radio Courtoisie donne ainsi une idée de la liberté d'esprit qui existait encore plus ou moins en France jusqu'aux années 1970, quand deux pages pouvaient être consacrées à Brasillach dans « Le Monde des livres » ou quand l'on pouvait trouver quelques-uns de ses livres sur les stands de la Fête de *L'Huma*.

Aujourd'hui, non seulement il n'est plus dit que du mal de Brasillach sur toutes les antennes, excepté de temps en temps Radio Courtoisie (et encore, pas toujours, nous venons de le voir), mais, progressivement, il n'est plus guère cité que comme l'une des figures mythiques du mal absolu, dont on se dispense

complètement d'examiner l'œuvre. Il convient par conséquent de saluer le travail de fourmi fourni par l'association des Amis de Robert Brasillach (ARB) et de son président Philippe Junod, qui reprennent tout ce qui s'écrit sur lui. Ce qui me fait dire à ceux de mes amis qui s'étonnent que j'y contribue de temps en temps : « les cahiers et bulletins des ARB sont de loin les publications où l'on peut lire le plus de propos défavorables à Robert Brasillach, puisqu'on y reprend, autant que possible, tous ceux qui paraissent dans la presse ! » Aussi est-ce avec plaisir que je prépare pour les ARB un nouveau dossier sur l'histoire du cinéma de Bardèche et Brasillach, dans lequel on retrouvera André Maurois et Pierre Bost, Claude Jamet et Alice Kaplan, les deux François, Vinneuïl et Truffaut (ces deux noms ne sont associés ni forfuitement ni pour médire de l'un ou de l'autre), Henri Langlois et Georges Sadoul, Henri Agel et Vincent Pinel, entre autres. Tous ne sont pas du même avis sur l'apport de B/B à l'histoire du cinéma... et c'est tant mieux !

En complément, des enregistrements de l'émission de Martial Bild :

- au début de la première partie, l'animateur lit un poème de Fresnes (« Aux morts de février ») ;
- dans la seconde, des minutes 54 à 74, Pierre de Laubier exprime de vives réserves sur l'œuvre de Brasillach, auxquelles ne souscrit pas Martial Bild, ni quelques auditeurs.

Le lendemain, Anne Brassié a donné son point de vue sur cette "affaire" dans son

émission « Les Livres en poche », parlant joliment de l'amour comme d'un « acte grave et magnifique », ce qu'a approuvé son invité, Dominique Paoli (entre le milieu de la neuvième et le milieu de la onzième minutes d'enregistrement).

Par ailleurs, puisque j'ai évoqué incidemment Katyn, auquel renvoie le lien sur *Un barrage contre le Pacifique*, je signale qu'un reportage radiophonique où l'on entend brièvement Robert Brasillach, retour de Pologne, a été diffusé récemment sur France Culture dans « Concordance des temps » (merci à la personne qui m'a très aimablement transmis cet enregistrement, diffusé dans une précédente émission de radio).

Manuel Heu

P.S. : L'Association des Amis de Robert Brasillach (ARB) a repris cet article sur le blog qu'elle a récemment créée : <http://arb6245.over-blog.net/>

Complément (2 mai 2009) : Pierre de Laubier n'ayant pas supporté que la contradiction lui soit apportée, il a remis ça dans sa "chronique culturelle" du 29 avril 2009 en comparant le "Cercle des Amis de Robert Brasillach" (sic) aux « gardiens d'un petit culte », à des « gens ayant leur petit trésor à eux », qu'« ils ne veulent pas partager », sur lequel « on ne peut rien dire » et qu'« on ne peut pas critiquer », à l'instar du Théâtre français et de l'Université qui refusent l'attribution de certaines pièces de Molière à Corneille (c'est entre les 88^{ème} et 89^{ème} minutes d'enregistrement).

Un article de Robert Brasillach sur *Le Cheval Blanc*

Marie-Thérèse Eychart



Novembre 1941.
De retour d'Allemagne,
Pierre Drieu la Rochelle,
Robert Brasillach,
Abel Bonnard,
André Fraigneau...

On ne peut qu'être surpris de voir figurer en août 1943, dans *Le Petit Parisien*, un article de Robert Brasillach sur *Le Cheval blanc*. Le dénonciateur de nombreux écrivains, l'antisémite qui appelait aux meurtres écrit un article intelligent et sensible sur ce roman d'une juive, russe et résistante, épouse du communiste Aragon. L'ignorait-il ? Certainement pas, mais Brasillach n'était pas à un paradoxe près. L'écrivain fasciste venait de quitter son poste de rédacteur en chef de *Je suis partout* – journal pro-nazi promouvant violemment la collaboration et l'antisémitisme – à la suite de différents sur son orientation. Brasillach souhaitait développer une ligne plus littéraire (peut-être sentait-il le vent tourner ?), sans évidemment changer d'un iota sa propre idéologie. En pratiquant cette démarche dans d'autres journaux, il change aussi de ton. On retrouve le personnage schizophrénique qu'il semblait être quand, romancier à la touche sensible et parfois délicate, d'une « ineffable naïveté » a-t-on écrit, il pouvait dans le même temps devenir un polémiste venimeux. Avant-guerre, lorsqu'il était critique littéraire à *L'Action Française*, journal lu par les gens de droite comme de gauche (on songe à Walter Benjamin qui le lisait tous les jours), Paul Léautaud avait été frappé parce qu'il n'avait pas adopté la ligne belliqueuse de son journal et qu'il écrivait ce qu'il avait envie d'écrire. Léautaud cite d'ailleurs dans son *Journal littéraire* (5-09-1935) une conversation avec Benjamin Crémieux : « *Les premiers temps, il a écrit comme il lui plaisait, comme il pensait* », ce qui ne dura pas. En rompant avec *Je suis partout*, Brasillach retrouve-t-il un peu de liberté ? Quoi qu'il en soit, ses ennemis mêmes lui reconnaissent un vrai talent de critique. Ainsi, lors de

son procès, le procureur Reboul – pour mieux l'accabler ensuite – avait fait l'éloge de son érudition, de son sens de la pénétration des textes et il avait ajouté : « Son autorité de critique est née du talent particulier qu'il a de mettre le lecteur dans l'intimité spirituelle de l'auteur commenté ». (Voir Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi*, p. 175). Et c'est sur quoi on peut s'accorder quand on lit la critique qu'il fit du *Cheval blanc*.

On voit bien ce qui pouvait retenir l'attention de Brasillach dans ce livre : la peinture d'un « monde faisant de l'entre-deux-guerres », la critique de l'Amérique, celle d'une jeunesse déboussolée, « inquiète », aux « valises vides » selon les expressions de Benjamin Crémieux à propos des jeunes romanciers d'avant-guerre, dont Drieu cité ici... S'il feint d'assimiler l'engagement final de Michel Vigaud à une idéologie à la Déroulède, ce qui arrange l'ancien pacifiste pro allemand, il a le bon goût – et pourquoi pas l'honnêteté ? – de ne pas détourner le sens du roman. Notant que « l'auteur ne désire point moraliser », il précise : « et si elle le faisait ce ne serait vraisemblablement pas selon nos vœux à nous » et pourtant Brasillach est assez fin pour saisir que, sans moraliser, la romancière propose une morale opposée à la sienne. *Le Chevalier Vigaud* sera justement celui qui combattra des hommes comme lui. Il le sait, mais il faut croire que sa culture, sa passion de la littérature pouvaient parfois l'emporter sur toute autre considération.

Nous donnons donc ce texte à nos lecteurs comme un document d'histoire littéraire.

Marie-Thérèse Eychart

Cavalerie romantique

Robert Brasillach

Werner Beumelburg : *L'Étalon blanc* (Éditions Balzac)
Elsa Triolet : *Le Cheval blanc* (Éditions Denoël)
(Publié dans *Le petit Parisien* du 30 août 1943)

Avouons que seule la similitude des titres nous a fait réunir dans la même chronique *L'Étalon blanc* et *Le Cheval blanc*. À cette écurie, notre fantaisie aurait pu joindre *La Jument verte* sans plus de disparate. Ces deux livres sont forts différents et par la nature et par le volume, et nous ne ferons point d'acrobatie équestre pour les apparier.

Le premier est un conte présenté d'une manière ravissante par les Éditions Balzac, un petit volume soigneusement imprimé sur joli papier, sous une charmante couverture jonquille qui semble une transposition moderne du goût romantique. Rien ne saurait mieux convenir à l'esprit même de cette légende germanique, où l'on voit un cheval blanc lier amitié avec un jeune seigneur, au cours d'aventures médiévales pleines de coup d'épées, d'enlèvements, de rivalités, du chant de la forêt et de la lueur de la lune. C'est une petite histoire douce et mélancolique, où Werner Beumelburg semble avoir enfermé le meilleur du romantisme allemand cher à Jean Giraudoux. On pense à *l'Ondine* de La Motte-Fouqué, à cette fille du génie du Rhin qui enchantait le XIX^e siècle germanique et français avant de s'épanouir dans la prose miraculeuse du poète d'*Électre*. C'est la même intimité avec la nature ou avec les animaux qui fait que, des personnages de *L'Étalon blanc*, le plus humain semble le cheval aux longs yeux pleins du regret de ses steppes natales, sensible à l'amitié, à la nostalgie, à la fidélité. Les querelles autour de l'élection au Saint-Empire, les suzerains et les vassaux, les beaux cavaliers sous leurs armures, composent un fond de tableau plutôt que le tableau véritable. C'est moins le Moyen âge allemand qui s'évoque ici que sa transposition par les poètes et les musiciens romantiques. Et la traduction, fine et douce, garde quelque chose de cette magie enchanteresse, où les animaux peuvent silencieusement converser avec les chevaliers dans les prairies nocturnes d'où ne se sont pas encore retirées les ondines et les fées.

Le Cheval blanc, c'est le cheval auquel rêve un petit garçon qui voudrait un jour délivrer des villes sur cette monture étincelante. Telle est la seule ressemblance avec

le climat des contes. Pour le reste, ce gros volume est un roman picaresque auquel je vois qu'on pourrait faire bien de reproches. Il n'a ni queue ni tête, il nous évoque le pire monde falsané de l'entre-deux-guerres, son héros est inconscient et insupportable, et il est écrit à la diable, non sans incorrections ni même sans solécismes purs et simples. Seulement, que voulez-vous ? Il n'est pas ennuyeux une minute, dans un temps où la littérature se fait volontiers assommante, il est allègre, plein d'inventions de détail, il est clair, et il semble une transposition souvent fort accomplie des récits ou des comédies du XVIII^e siècle, légers, amoureux, cyniques et amers, où passaient si souvent les échos annonciateurs de la fin d'un monde. Pour tout dire, avec tous ses défauts, il me semble difficile qu'on ne prenne pas un vif plaisir à ce nouveau *Gil Blas*.

Au début du livre, Michel Vigaud, qui est tout enfant, apprend en Allemagne la guerre de 1914. Il est amoureux d'une petite princesse russe, Marina. Quand il a grandi, de temps à autre, il prend sa brosse à dents et son rasoir, et disparaît. À seize ans, il est mousse et revient à Paris pour voir mourir sa mère. Il s'installe chez les uns ou chez les autres, amis ou indifférents, et reprend parfois sa brosse à dents et son rasoir, quand il en a assez. Il fait du trafic de drogue ou son service militaire, avec la même indifférence. Il ignore tout de la politique. Un beau jour, il fait des chansons, joue dans une boîte de nuit avec le plus vif succès. Puis il disparaît de nouveau, il se marie avec une riche Américaine et cela nous vaut sur New-York et la société des États-Unis des pages étourdissantes de verve, une satire pleine d'animation qui constitue sans doute la meilleure partie du livre. Naturellement, il fait encore une fugue, dans le centre de l'Afrique, cette fois, revient, se sépare de sa femme, regagne Paris. Il reprend son métier de chansonnier, devient célèbre. En 1938, lui qui ne faisait jamais de politique, on le devine (discrètement) belliciste. À la guerre de 1939, il est soldat, et il meurt héroïquement, après avoir composé le chant de la marche du régiment. Du *jazz-hot* à *Déroulède*, telle pourrait être sa devise. Cela s'est vu.

Mme Elsa Triolet n'intervient jamais dans le récit. L'amoralité de son héros la laisse parfaitement indifférente. Tout le joli monde qui s'agite autour de lui – poules de luxe, haute couture, antiquaires juifs, révolutionnaires



Hans Erni : dessin pour
Le Cheval Blanc d'Elsa Triolet

richissimes – elle le décrit avec la même placidité. Elle n'a de l'ironie, et une juste ironie, que pour les filles de la grande bourgeoisie qui plagient le style marxiste et flirtent avec les doctrines révolutionnaires. Elle semble trouver un peu trop naturel que son joli trafiquant de drogues, héros de boîte de nuit, souteneur légal de vieilles dames d'outre-Atlantique, robuste coureur de filles (et même dans sa jeunesse de garçons), devienne un beau matin, touché par la grâce, un noble guerrier. Ce n'est pas son courage qui nous étonne, car il en a toujours eu, c'est la couronne qu'on lui tresse. Mais il faut être juste et nous n'avons pas à distribuer de prix de morale individuelle ou politique : ce mélange saugrenu de Charles Trenet et de Flambeau¹, ce vieux grognard un peu *swing*, ce *zazou* tricolore nous emporte dans un mouvement endiablé. Il n'y a dans ce livre aucun des défauts qui marquent généralement les livres de femmes. Abondant, négligé, naturel, il garde une sorte de ligne un peu sèche qui ne manque pas d'élégance. Oui, en vérité, on pense au XVIII^e siècle, aussi bien par la facture que par l'esprit.

C'est un témoignage, où il semble que se résument beaucoup de récits faits, entre les deux guerres, par Paul Morand, par Drieu la Rochelle, d'autres encore. À ce titre déjà, il faudrait l'accueillir. Toute notre époque n'a pas été là, il s'en faut : mais une part de notre époque a malheureusement été là, comme une part du XVIII^e siècle a été dans *Le Chevalier à la mode*, *Les Liaisons dangereuses*, *Les Égaréments du cœur et de l'esprit*. Ce titre de Crébillon fils conviendrait assez à la vie mouvementée de Michel Vigaud. En Amérique, au milieu d'une civilisation énorme et artificielle, parmi les excès du mécanisme et de la richesse, il regrette « l'Europe aux anciens parapets » dont parlait Rimbaud. Les pages de cet épisode traduisent une belle connaissance intuitive du Nouveau-Monde, et font preuve d'une couleur et d'une vie qui ne sont point qualité banale. Je crois qu'elles donnent son vrai sens à l'ensemble, car si l'auteur ne désire point moraliser (et si elle le faisait ce ne serait vraisemblablement pas selon nos

vœux à nous), elle peint de façon si exacte et si froide un monde condamné d'avance qu'il faut bien tirer de sa peinture une leçon. L'Amérique est le miroir grossissant mais le reste ne vaut pas plus cher : un cosmopolitisme taré, une faune que domine l'argent, c'est tout ce qu'a vu Michel au cours de sa jeune existence. On comprend qu'il reprenne son vieux rêve enfantin de monter sur le cheval blanc et d'aller délivrer la ville. Même si nous envisageons d'autres manières de le faire, saluons en lui ce désir.

Et surtout, – car il convient de ne pas écraser ce livre allègre sous sa morale implicite – nous avons le droit de suivre ce film mouvementé avec tout le plaisir que peuvent donner les récits d'aventures foisonnantes. En petits épisodes saccadés, la vie de Michel Vigaud se déroule devant nous à une cadence étourdissante, entraînant sous la lumière artificielle des projecteurs tout un monde bouffon et désaxé. Je n'y ai trouvé d'émotion, et exprimée avec une discrétion totale, que lorsque le héros perd sa mère. Pour le reste, même si ce beau garçon s'attache et souffre, nous y croyons à peine. Mais nous croyons à la réalité de cet univers frelaté, et nous croyons aussi à la sensualité diffuse, au goût du plaisir, à cette allégresse physique des jeunes corps qui donnent au livre sa vraie poésie. Ainsi, à la veille de la Révolution, les hommes et les femmes de « la douceur de vivre » avaient-ils dressé dans tous leurs jardins des temples déjà en ruines aux dieux du plaisir.

Robert Brasillach

1. Il s'agit sans doute de « Chien de guerre », héros de la bande dessinée *Flambeau chien de guerre* de Benjamin Rabier parue en 1916.

[Ce texte est publié avec l'autorisation des héritiers de Robert Brasillach représentés par Monsieur Pascal Junod que nous remercions. Tous droits de reproduction réservés.]

ILS ONT PARLE DE BRASILLACH

Le jour où la mort de Malik Oussekin est rendue publique (samedi 6 octobre 1986), le *Figaro Magazine* publie un éditorial de Louis Pauwels. Titré « Le monôme des zombis », l'article a été « bouclé » le mercredi précédent : « *Ce sont les enfants du rock débile, les écoliers de la vulgarité pédagogique, les béats de Coluche et de Renaud, et somme toute, les produits de la culture Lang. Ils sont ivres d'une générosité au degré zéro, qui ressemble à de l'amour mais se retourne contre tout exemple ou projet d'ordre. L'ensemble des mesures que prend la société pour ne pas achever de se dissoudre : sélection, promotion de l'effort personnel et de la responsabilité individuelle, Code de la nationalité, lutte contre la drogue, etc., les hérissent. Ils ont peur de manquer de mœurs avachies. C'est une jeunesse atteinte d'un sida mental. Elle a perdu ses immunités naturelles ; tous les virus décomposant l'atteignent.* »

Paraissant à un moment de tension extrême, ces lignes passent pour une provocation. Elles déclenchent un tollé mémorable. Pas un journal, pas une télévision, pas une radio qui ne s'indigne. « *De Céline à Drieu en passant par Rebatet et Brasillach, accuse Jean-François Kahn, la liste est longue, hélas !, de ces dérapages intellectuels que capta la fureur parce que la raison ne les contrôlait plus. Pauwels est lu par un bon million de personnes qui constituent ce qu'à tort ou à raison on appelle l'élite sociale. Dans ces conditions il ne dérive pas tout seul. Il entraîne toute une population dans sa dérive. Il ne devient pas fou, il rend fou* » (*L'Événement du jeudi*, 18 décembre 1986).

L'éditorial du *Figaro Magazine* a d'abord heurté par son ton ; dans une époque consensuelle, l'habitude s'est perdue des plumes pamphlétaires. Par son contenu ensuite : la jeunesse, la liberté, la solidarité du moment. Trois mots, surtout, ont déclenché la fureur : « le sida mental ». Image forte, mais qui viole le mythe de l'exclusion. En fustigeant les tabous du mouvement de décembre, Pauwels a commis un crime de lèse-majesté.

En France, dans les années 1980, penser à contre-courant est un exercice à haut risque.

Le terrorisme intellectuel de 1945 à nos jours. Jean Sévillia

Pour ma part, depuis plusieurs années déjà je voyais venir ce qui est arrivé ; mais la réalité s'est chargée de dépasser ce que la fantaisie la plus sombre aurait pu imaginer. Nous avons touché le fond de l'abîme. Du moins saurons-nous maintenant où était le mal.» Henri BERGSON à Léon BRUNSCHVICG, 31 juillet 1940. «C'est une chose cruelle d'avoir à essayer d'expliquer le désastre de son pays. À vrai dire nous ne mesurons pas encore l'étendue de notre malheur.» Jacques MARITAIN, À travers le désastre (1941). Depuis la «montée des périls» jusqu'aux lendemains de la Libération, quelle a été la vie quotidienne des intellectuels français? De quels enjeux ont-ils été les otages ou les porte-parole? Quelles formes ont-ils données à leurs débats politiques et moraux, à leurs angoisses et à leurs espoirs? À ces questions, les archives déposées à l'Institut Mémoires de l'Édition contemporaine (IMEC) – et les documents provenant de la New York Public Library (NYPL), du Mémorial de Caen, du Deutsches Literaturarchiv de Marbach, de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) et de collections privées – répondent avec sensibilité et réalisme : plus de six cent cinquante pièces d'archives sont présentées ici, illustrant la difficile situation des représentants de l'«intelligence en guerre », tout au long de ces années

sombres. Qu'ils soient collaborateurs, attentistes, déportés, prisonniers, résistants de la première ou de la dernière heure, en exil ou dans la clandestinité, les intellectuels français se sont abondamment servis de la première de leurs armes : les mots. Pris dans l'engrenage du « désastre » dont parle Jacques Maritain, entraînés au « fond de l'abîme » qu'évoque Henri Bergson, écrivains et artistes, poètes et philosophes, directeurs de revues, journalistes, imprimeurs sont confrontés à une guerre totale, méthodiquement dirigée « contre l'Esprit ». Bien qu'occulté par les stratégies des hommes politiques et des militaires, leur rôle s'avère pourtant décisif : c'est que l'affrontement a lieu aussi au cœur même des pages des revues littéraires et poétiques et, en particulier autour de *La Nouvelle Revue française* – l'une des trois « puissances » françaises que les nazis veulent s'approprier : « Tu peux serrer dans ta main une abeille jusqu'à ce qu'elle étouffe, écrit Jean Paulhan en février 1944, pour symboliser la Résistance intellectuelle. Elle n'étouffera pas sans t'avoir piqué. C'est peu de choses, dis-tu. Oui, c'est peu de choses. Mais si elle ne te piquait pas, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'abeilles. »

Extrait du livre: *Archives de la vie littéraire sous l'Occupation*
 Mai 2009



Affaire Boudarel

HOMMAGE A HENRI POULAIN

Henri Poulain est décédé le 20 avril 1987. Nous reproduisons ci-dessous l'article de Jean-Noël CUÉNOD paru le 22 avril de la même année dans la TRIBUNE DE GENEVE.

Notre confrère Henri Poulain nous a quittés

Notre ami Henri Poulain vient de mourir à Genève. Ce journaliste à la plume alerte et acidulée avait connu les grandes figures du Paris politico-artistique de l'entre-deux-guerres.

Né à Mortin (Manche) le 31 août 1912, Poulain a poursuivi ses études universitaires à Paris. Il fut le co-disciple de Georges Pompidou et de Léopold Sédar Senghor avec lequel il a entretenu une fructueuse correspondance.

Ces lettres du poète-président sénégalais font partie du « trésor » que Poulain conservait vaillamment que vaille dans son logis carougeois. Trésor où l'on retrouve aussi des messages signés Jouvett, Céline, **Brasillach**...

Fidèle en amitié, Henri Poulain l'était aussi en politique. Ardent royaliste, il était partisan de la branche bourbonnienne, la seule dynastie légitime à ses yeux. Il faisait partie de ces anarchistes de droite qui, tout en appréciant que très modérément l'idée même de l'ordre, ne la supportaient que si elle était incarnée par un personnage qui tenait sa légitimité non des hommes mais de Dieu.

L'ami Poulain était un maître ès-canular, un art bien perdu aujourd'hui où l'on préfère le rire gras et rapide à la Collaro à la lente et subtile élaboration d'une farce dont la dérision constitue l'arme de pointe. Avec ses copains – dont certains sont devenus des vedettes de l'ordre établi, il orchestrait de redoutables chahuts au Quartier Latin.

C'est le plus naturellement du monde que la carrière d'Henri Poulain s'est dirigée vers le journalisme. Ami très proche de l'écrivain **Robert Brasillach** – qui fut fusillé à la Libération pour faits de collaboration malgré

l'intervention d'André Malraux (1) – Poulain en est devenu très rapidement le bras droit et collabora notamment à *Gringoire* avant la guerre.

Son terrain d'élection journalistique : le cinéma et surtout, le théâtre. Il a rencontré tout ce que Paris comprenait d'artistes prestigieux. Poulain en a tiré de précieux et amusants souvenirs.

À la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, Henri Poulain a débarqué à Genève. Condamné à la Libération par une justice hâtive et tourmentée, il décide quelques années plus tard de se présenter devant ses juges. Ceux-ci ont reconnu bien vite l'inanité des accusations portées contre lui (2) en 1945 et ils l'ont acquitté.

Après avoir enseigné, Poulain a été responsable de la publication chez Patek Philippe. C'est le 4 décembre 1965 qu'il a renoué avec le journalisme en entrant à la *Tribune de Genève* : il a retrouvé alors avec joie ses premières amours, la chronique théâtrale. Il a également donné des critiques littéraires qui étaient un exemple de concision amusée et de précision jubilatoire. Puis, le 7 septembre 1977, il a quitté son bureau pour partir à la retraite.

Nous n'entendrons donc plus Henri Poulain vanter les mérites de son cher Carouge. Nous ne verrons plus sa casquette au détour d'un couloir de la *Tribune*. C'est un témoin plein de finesse, d'esprit et d'amitié du Paris-lumières qui a quitté notre vie. Notre vie, mais pas notre mémoire.

Jean-Noël CUÉNOD
(*Tribune de Genève*, 22 avril 1987)

Notes

1. Confusion avec François Mauriac
2. Sous l'occupation, Henri Poulain fut secrétaire de rédaction et gérant de l'hebdomadaire *Je suis partout* où il écrivit également des articles politiques.

ROBERT BRASILLACH OU LA QUÊTE DU BONHEUR

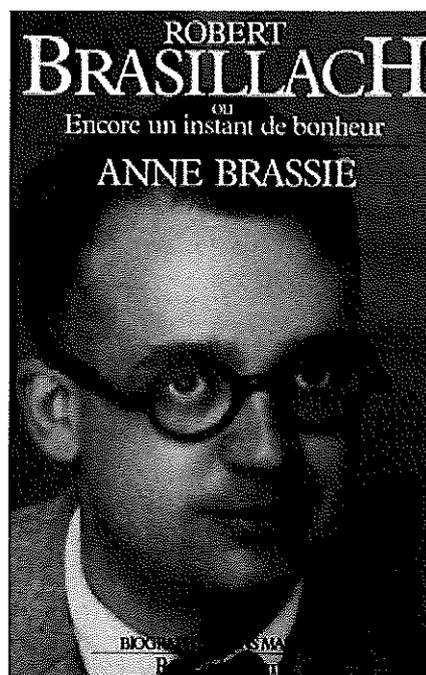
L'œuvre de Robert Brasillach reste encore trop méconnue. Seul un certain public « de droite » semble prendre encore un intérêt certain à le lire. Est-ce dû simplement à sa fin tragique ou plus encore à sa réputation sulfureuse et à sa participation à la Collaboration ? Pourtant, que l'auteur du *Voleur d'étincelle* est loin de ces clichés ! Quel paradoxe qu'il soit prisé pour son engagement alors qu'il n'a cessé de chanter le bonheur de vivre ? Retour sur un poète mort jeune, « pourri de littérature »¹.

Motivation (courir les bouquinistes) ou outillage (Internet et son marché virtuel) sont nécessaires pour découvrir Brasillach. Seule *Notre avant-guerre* est restée au catalogue du Livre de Poche, alors que l'essentiel de son œuvre y était disponible au milieu des années 1960 lors de la publication (très recherchée aujourd'hui) au Club de l'Honnête homme de ses *Cœuvres complètes* en douze forts volumes sous la direction de son beau-frère Maurice Bardèche, qui lui a fraternellement et brillamment rendu hommage. Désormais, feu l'illustre maison Plon (qui n'est plus qu'une façade comme la plupart des grands éditeurs français) l'a abandonné... pour le plus grand bonheur (!) des modestes Editions Godefroy de Bouillon².

Une fois en main de ces précieux volumes, il ne vous reste plus qu'à plonger dans une œuvre hymne à la beauté et à la douceur de vivre, où sont magnifiés les joies simples, l'amitié, la jeunesse et l'amour. Délaissant l'image de l'antisémite enragé (antisémite, oui, mais « de raison » et non « de passion ») et de l'hitlérien fanatique³ au profit de son immense talent, redécouvrons la poésie de ses romans, la

richesse de son œuvre critique et sa passion de la littérature. Biographe de Virgile et de Corneille, traducteur des poètes grecs et de Shakespeare, admirateur de Claudel, de Giraudoux et de René Clair, ébloui par Jeanne d'Arc, Brasillach a fait de sa vie un défi à la mort, entre bonheur terrestres et sens de la mission : « *il est bon de risquer sa vie dans l'insolence, lorsqu'on n'aime que les vraies grandeurs* ». Accomplir sa vie au risque de la perdre... Poète comblé de dons et fasciné par l'héroïsme et la sainteté, ce connaisseur de l'angoisse du temps qui passe et de la tristesse des amours révolues, bien que mort à seulement trente-cinq ans, a réussi à retenir le temps par son écriture : « *Je pense que la plus belle (vie) est celle qui laisse libre cours aux disponibilités de tout l'être, qui permet d'aimer tout ce qui est beau et bon, sans la règle de la chose la plus nécessaire, et d'unir les chapelles et les prairies.* »

par Hadrien Michel
Livr'Arbitres 1 2009 Nouvelle série



¹ La meilleure introduction à son œuvre reste la biographie d'Anne Brassie (s'effaçant derrière ses écrits), *Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur*, Robert Laffont, 1987 ; réédition ARB, 2006, case postale 3763, 1211 Genève 3.

² Editions Godefroy de Bouillon, 40 rue de la Croix Nivert 75015 Paris, 01 47 34 02 97

³ Il écrit à la lecture de *Mein Kampf*: « *J'ai rarement vu conneries plus plates et plus désolantes. C'est un grand monument de sottises, profondément ennuyeuses et, surtout, effroyablement primaires* ».

Quando si dice Brasillach, di solito parte la retorica. È un vizio antico in uso dalle nostre parti. È morto giovane, d'accordo. Gli hanno fucilato l'animo di ragazzo, gonfio di romanticismi e sogni belli. Certamente. Ma oggi questo giovanotto di cent'anni è più vero di ieri. Nato nel 1909, morto nel 1945: si è risparmiato di scendere tutti i gradini della degradazione, all'opera nella vecchia Europa da allora in poi. Si è sottratto al destino di chi, come noi, è cresciuto nell'impenetrabile nebbione del mito mitizzato senza mai veramente conoscerlo, viverlo, vederlo a colori. La fortuna dei martiri è questa. Aver trovato qualcuno che ti fucila al momento giusto. E così ha mantenuto intatto l'alone di gloria, suo è l'esempio. Per sempre. Versato ad ammirare chiunque concepisca l'impegno come un ribollire di energia, Brasillach cantò la giovinezza in quanto contenitore naturale di forza e di tensione... e ad esempio di Codreanu richiamava lo spirito monastico e militare, la «poesia rude e piena di colore... lo stato di illuminazione collettiva...»; dei rexisti celebrava «l'elemento più spettacolare e più attraente del mondo nuovo: la giovinezza. L'universo fiammeggiava, l'universo cantava e si radunava...». Del Fascismo, dunque, coglieva non tanto le dottrine politiche, i corporativismi, le sociologie, ma soprattutto la capacità di radunare, animare e galvanizzare masse giovanili soffiando nei loro cuori uno spirito di vita... questo Fascismo-dio, che muove l'argilla e la rende carne pulsante, Brasillach lo volle vedere come il mito del secolo.

E disse cose inaudite per qualunque orecchio sordo e avvizzito. Pronunciò frasi sbalorditive per chiunque abbia venduto l'anima al perbenismo. Trinciò definizioni ingiuriose per tutti i preti laici del conformismo. Scrisse che «il fascismo è spirito. È uno spirito anticonformista in primo luogo, antiborghese

e l'irriverenza vi aveva la sua parte. È uno spirito opposto ai pregiudizi, a quelli di classe come a tutti gli altri...». Che parole! E che sintesi! Che solenne poesia dello squadristo, del darsi e del darsi altrimenti! Citò Sorel, e ne estrasse un programma politico ristretto in un'unica, brevissima frase: «...i miti non sono cabale astrologiche... Bisogna considerarli modi di agire sul presente». Come l'amore inetto e sterile, il mito mitizzato è funereo e castrante, immobilizza mentre è nato per sospingere. Il mito vivente deve dunque essere storia, società, uomo vero in carne e ossa. Dedichiamo la riflessione a quanti spesso hanno fatto di Brasillach, e di tutto quanto il Fascismo, la retorica degli imbelli e un cartone inanimato.

L'accademico di Francia Thierry Maulnier, nel 1964, paragonò la morte di Brasillach alla malattia del genio, quella che ne interrompe il volo, che inspiegabilmente spezza all'improvviso un destino attraverso la «stupida ferocia della storia». Come per Chénier o per Kleist, la morte per Brasillach è stata un annuncio: «attraverso la grazia e la tenerezza colma di tristezza del gesto con cui hanno accarezzato le forme visibili ed invisibili della vita: di quella vita che Robert amava troppo per rassegnarsi alla sua usura». Dunque il poeta Brasillach ha consapevolmente accettato la morte nel momento in cui si rese conto che, da un certo momento in poi, la sua vita si sarebbe logorata e sciupata. Lo si direbbe proprio un prescelto dagli dèi, che sono soliti infliggere ai sopravvissuti o ai posteri la condanna inespugnabile di lunghe esistenze deprivate di grazia.

Le inquadrature da cui è possibile osservare oggi Brasillach sono quelle di un altorilievo neo-classico. Saint-Loup provò a sintetizzare: «Un essere tutto luce come lui non poteva sostenere il combattimento con armi comuni. Gliene occorrevano altre, più temprate di quelle degli Spartani che ammirava. Le ha trovate nel supplizio e la sua morte mira più alto della sua vita; il suo

sacrificio conduce infinitamente più lontano della sua penna. Ha persino “trasfigurato” il fascismo che egli sosteneva». Una mistica di questo genere è il pane quotidiano per ogni religione

<http://www.centrostudilaruna.it/sezioni/temi/religione> . Perfino per quelle che predicano l'umiltà e sono tronfie, elogiano la povertà, ma vivono di sfarzo e di potere... Di mistica si nutrono i devoti, come dell'esempio cui rifarsi, del santo cui appellarsi. E poco importa se storicamente l'Idea ha prodotto contraddizioni, atroci disinganni, menzogne. Gli uomini vivono nel fango ma, ogni tanto, hanno bisogno di alzare lo sguardo e di pensare alto. Dura un attimo, ma conta. Come ogni religione

<http://www.centrostudilaruna.it/sezioni/temi/religione> che abbia mosso uomini alla milizia e al martirio di sé, anche il Fascismo ha i suoi santi. E Brasillach, mandato a morte mondo di peccato, conserva il suo alone di sorridente volontà di sacrificio. Non un “santino”, ma un uomo capace di assoluto. Giano Accame

<http://www.centrostudilaruna.it/autore/giano-accame/> , invece, e con parole straordinariamente suggestive, ne fece un “inattuale”: «Perché Drieu è attuale, Céline <http://www.libriefilm.com/category/autori/louis-ferdinand-celine> è ancora attuale, e Brasillach non lo è?». Scrisse che il suo ottimismo gli faceva un po' pena, che le sue ingenue enfaticizzazioni sul Fascismo e sul Nazionalsocialismo ne fecero un illuso. Un'anima semplice? Noi oggi, a tutto questo, vorremmo aggiungere l'elogio dell'ingenuo. Colui che rimane nel proprio gene. Che ne resta imbozzolato e non conosce l'altrove, bastando a se stesso. Wagner fece un poema dell'ingenuità di Sigfrido. E Parsifal non era forse un ingenuo? Quali figure, più di queste, richiamano alla mente la radicale opposizione col mondo moderno e con i suoi personaggi falsi, ottusi, materiali e gonfi di vuoto?

Brasillach ebbe la colpa di immaginare un mondo ribattezzato dal Fascismo come fosse

una rivoluzione dello spirito, capace di rifare l'uomo dalla testa ai piedi. Parlando di Brasillach, Accame <http://www.centrostudilaruna.it/autore/giano-accame/> faceva del sarcasmo, alla sua maniera: «L'uomo nuovo che avevamo sognato non è diventato né migliore, come si sperava, né peggiore, come si temeva... abbiamo tirato fuori la testa dal disastro e ci siamo ritrovati adulti, sciatti, moralmente grigi, ma ben presto compiaciuti di noi stessi, dei nostri utensili, dei nostri guadagni, delle nostre ferie, sotto un cielo vuoto». Che terribile cantico al tracollo dello spirito poetico e che terribile denuncia circa il dilagare della più vile delle prose!

E poi è anche possibile che Brasillach fosse meno ingenuo di quanto pensiamo noi. Magari volle e si impose di essere poeta proprio perché comprese alla perfezione che altrimenti sarebbe morto anche se avesse continuato a sopravvivere. Tra i non conformisti degli anni Trenta aleggiano proiezioni e immaginative di cui noi oggi non possiamo comprendere che poche cose. Nella sua famosa *Lettera a un soldato della classe '40*, Brasillach in qualche modo ci spiega quanto poco fosse un illuso o un ingenuo. Il “caro ragazzo” a cui si rivolge è il giovane del dopoguerra e di tutti i dopoguerra. «Ti chiedo solo di non disprezzare le verità che noi abbiamo cercato, gli accordi che abbiamo sognato al di là di ogni disaccordo, e di conservare le due sole virtù alle quali io credo: la fierezza e la speranza».

Se pensiamo un attimo a quanto poco si aggirino per l'Europa mondializzata la fierezza e la speranza, si capisce che Brasillach non parlava il linguaggio etereo del metafisico con la testa tra le nuvole, ma quello concreto dell'uomo in cerca, sorretto dalla volontà di adornare l'esistenza di qualcosa, anche minima, per cui valga davvero la pena di essere vissuta. La fierezza e la speranza – ma non sarebbe un ottimo titolo per un libro postumo di Oriana Fallaci, certo ad altissima tiratura? – sono precisamente quelle cose di cui oggi manca completamente la povera Europa che ha fucilato Brasillach, colpendone ben più lo spirito che il corpo. Uomo tutt'altro che spaesato e abbandonato a sogni adolescenziali, Brasillach fu al contrario attento alla modernità, ne annusò certi segnali, ne

apprezzò non poche manifestazioni, ne assaporò molti lati. Dal cinema alla musica jazz, al teatro, persino ai cartoni animati... e non gli fece difetto una "normalissima" inclinazione per la vita bella, suadente, rallegrante, esteticamente ricca e stimolante. E quando fu il momento, con la morte in faccia, mantenne quel sangue freddo che si addice più al navigato avventuriero che al semplice e al sognatore.

Noi gli perdoniamo facilmente di aver preso qualche memorabile "cantonata". Non fu l'unico. Si tratta anzi di una regola storica. Rileggiamo volentieri le sue pagine visionarie, lisergiche, pregne di santa e sana allucinazione: via di fuga dalle miserie borghesi. Ripercorriamo insieme a lui l'arduo cammino di quanti furono per una lunga stagione al centro degli eventi e vi si tuffarono a capofitto secondo istinto. E confessiamo invidia per chi, come lui e molti della sua generazione, ha avuto in dono dal destino la possibilità di commettere anche grandi sbagli, potendosi dare l'aria di aver centrato il senso della storia. A noi è toccato in sorte di frugare tra gli avanzi degli altri, senza trovare nulla che non fosse avvilimento.

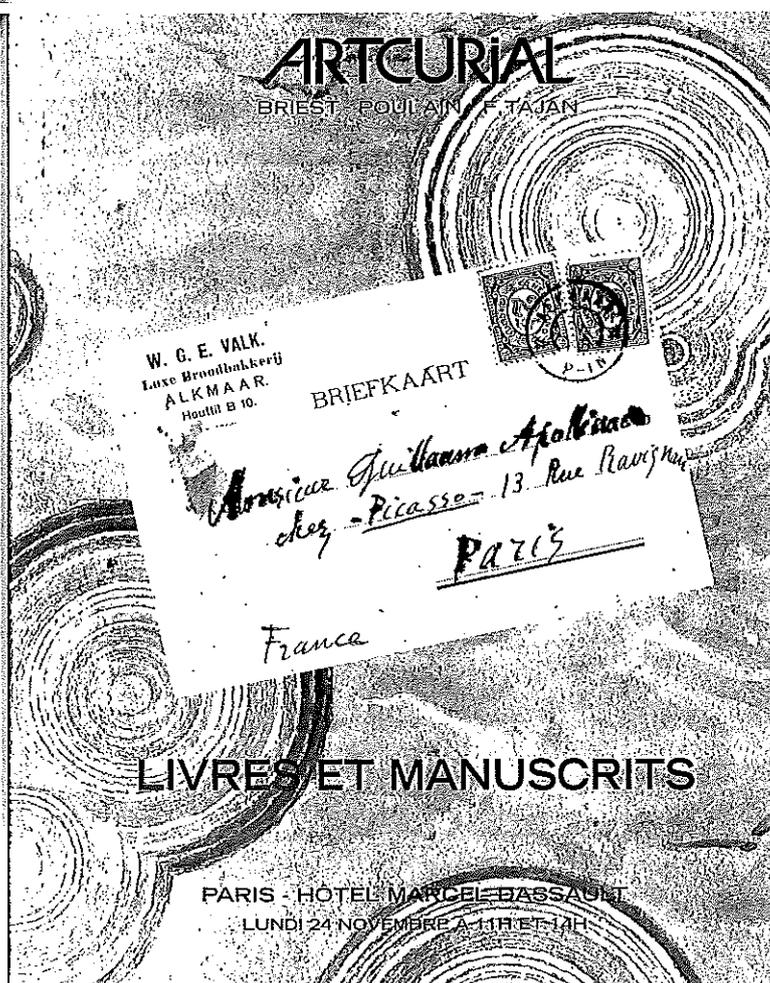
«Un accampamento di giovinezza nella notte, l'impressione di essere un tutt'uno con la propria Patria, il collegarsi ai santi e agli eroi del passato, una festa di popolo, ecco taluni elementi della poesia fascista, in cui è consistita la follia e la saggezza del nostro tempo. Ecco ciò, ne sono sicuro, cui la gioventù tra vent'anni, dimentica di tare e di errori, guarderà con oscura invidia e con inguaribile nostalgia...». Queste parole, effettivamente, nascondono un errore di valutazione. Ma non riguarda l'analisi del suo tempo, bensì la prognosi di quello a venire. Nessuno ha dimenticato le tare e gli errori, ma tutti ricordano soltanto quelli... e nessuno si azzarda a provare invidia o nostalgia per idee che, nel frattempo, lavorate a lungo da eserciti di termiti giganti, sono state ridotte a relitti terribili e a minacciose mostruosità.

Di Brasillach ci piacciono ancora e nonostante tutto e in faccia al mondo alcuni suoi fondamentali. L'Europa è uno di questi. Un asse latino-germanico, un pullulare di patrie e di identità rivendicate, un mito da agitare, e ancora oggi, e proprio nel momento in cui la parola "identità" è diventata una colpa e un insulto e al mito si affibbia la maschera tragica del delirio. Di Brasillach ci piace poi il suo anarchismo. La sua voglia mobile di raccontare storie di radicamento: «Voglio restare... restare nella tua ombra, ingannare l'attesa, il ricordo di avere atteso, sperare, attendere ancora...», fa dire a Berenice l'errante. Questo "restare" potrebbe diventare all'improvviso una parola d'ordine e un grido. Di pochi oppure magari di molti. Magnifica illusione o scelta pesante? Dopo tutto, lo aveva scritto ne *I sette colori*: «Ad altri gli entusiasmi della illusione, la certezza che mai ha dubitato di sé. Per noi, il nostro solo merito, in tutti i campi, è di esserci accettati, di avere scelto».

Tratto da *Linea*
del 24 aprile 2009



ROBERT BRASILLACH CHEZ LES BOUQUINISTES



203

ROBERT BRASILLACH

9 L.A.S. (1942-1944)

- **22 juillet 1942.** Carte-lettre à Monsieur Jacques Lacroix, du Golf Hôtel, Bandol. Vacances ... Retour à Paris le 31 juillet... - **13 septembre 1942.** 1 ff. in-4 plié en 4, recto uniquement. À Jacques [Lacroix] Critique sur un projet de livre en court « ... je craignais un de ces récits un peu lâches, un peu mous, et un peu imités du "Grand Meaulne" que nous avons tous écrit ou eu envie d'écrire... » « ... je suis allé au Marché aux Puces et j'ai acheté une aquarelle de Jongkind qui est bien jolie, ... je lis toujours la vieille a[ction] f.[rançaise] avec délectation. - **7 décembre 1942.** 1ff. in-4 plié en 4 recto / verso entête Je Suis Partout. À Maurice. Au sujet de réunion dite de « Solstice d'Hiver » « ... on célébrerait le jour le plus court de l'année, c'est à dire celui après lequel les jours allongent et vont dans la bonne pente en signe d'espérance malgré tout... » suivent des desiderata : « Absolument essentiel, des pièces ou l'on puisse faire du feu, ou l'on puisse dormir même par terre (car vraiment, les tentes, en décembre, c'est un peu froid... malgré ton ascétisme funambulesque, peux-tu garantir cela ? » « pour la cuisine, c'est malheureusement

moi qui la ferais... que chacun apporte essentiellement des pommes de terre pour 2 repas et un peu de beurre... » - **22 décembre 1942.** 1 ff. in-4 plié en 4 recto uniquement. Papier pelure encre bleue turquoise. A mon cher Maurice [?] « ... je ne veux pas laisser fuir cette année où nous nous sommes connus sans te dire combien j'en suis heureux. Votre amitié à tous m'est très précieuse et je n'ai depuis que je suis rentré de captivité, éprouvé de véritable contentement qu'avec vous ; Je te le dis comme je le pense... » - **12 mars 1943.** 1 ff. in-12 plié en 2 recto / verso. À en-tête de Je Suis Partout. Règlement de problème d'intendance culinaire, « ... en ma qualité de Frère Cuisinier que tu dises aux F.F. de la Loge de Brunoy d'apporter, 1^o leur pain, 2^o un peu de matières grasses, 3^o du sel et chacun son sucre... comme je ne te reconnais pas comme intendant et économe mais que je te reconnais comme Führer je te demande l'autorisation d'inviter à ces agapes fraternelles deux ou trois garçons que je connais... Michel Clerc et Marcel Giranet. Ils sont gentils et BONS FASCISTES... » - **Sens. 11 février 1944.** 3 ff. in-12 recto / verso plié en deux: Papier libre. À Maurice. Lettre de la plus haute importance. Depuis août 1943, il n'est plus aux commandes de Je Suis Partout. Il ne croit plus en la victoire de l'Allemagne et se trouve dans un doute manifeste. « ... tu n'es pas le seul d'ailleurs à m'écrire, à venir me voir et toujours dans le même sens d'inquiétude vague... Je connais les erreurs allemandes, je m'inquiète et m'étonne du destin de ce peuple qui a fédéré deux fois contre lui le monde entier. Mais maintenant j'ai contracté une liaison avec le génie allemand, je ne l'oublierai jamais. Nous avons cohabité ensemble. Cela n'a pas été un mariage, mais j'aurais couché avec l'Allemagne et le souvenir m'en restera doux... Plus tu es bête plus tu es bon révolutionnaire... intelligent est devenu une injure dans la bouche des Lesco, des Cousteau des gens du Cri du Peuple... c'est charmant... J'ESSAIE DE VOIR CLAIR DANS LE CHAOS DE LA DISSIDENCE... J'ai été à l'enterrement de Giraudoux. J'ai eu de la peine... Je l'aimais bien et il m'a un peu appris à écrire... » - **9 Juillet 1944.** Sens. Voudrait publier dans Rév. [olution]Nat.[ionale] des contes de jeunesse, inédits, de Giraudoux. Ne veut plus lire certains auteurs de Je suis Partout, « jeune imbécile » dont Bauer : « ... Il y a un an Bauer venait chez moi avec vous. Il cherchait à sortir avec moi : aujourd'hui - comme le temps passe ! il me trouve une sorte de vieillard... » - **18 juillet 44.** Sens. 1 ff. in-12. Recto / Verso. Papier libre. Écriture dense. À Maurice. Se plaint que son courrier adressé à J. S. P. soit ouvert, «... Ce sont des mœurs de flic et de curé... parfois on me recolle l'enveloppe... / » J'ai lu l'article censuré de Drieu [la Rochelle] Il y a des choses que je trouve bien. D'autres me font mal à la tête... d'ailleurs je dois être mauvais européen... un jour j'écrirais un article... intitulé : L'EUROPE M'EMMERDE.

2 000 / 3 000 €

204

ROBER BRASILLACH

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE SEULE

Manuscrit, 4 ff. in-4 recto. Timbre « révolution Nationale » en haut à droite. Manuscrit établi au dos de cople imprimée pour la Composition en Langues Vivantes. Allemande et anglaise. Publié sous ce titre dans Révolution Nationale du 15 avril 1944. Sur les trotskystes et leurs liens dans les grèves en Angleterre, pendant la guerre d'Espagne, sous Staline... « ... Trotsky vivait et... sa dialectique... tantôt passionnément lucide et brillante d'intelligence, continuait à s'exercer, démolissant la morale bourgeoise puis l'hypocrisie

en Allemagne tout le monde se réveille, la jeunesse de la
 nation, le côté "familial" lui-même, il se fait de la
 jeune culture de pure foi & esprit d'ensemble, et la jeunesse lui
 se réveille, il y a des vols, il y a des imaginations, tout
 est fait et confond. ^{Sans parler des bombardements de la Belgique, de la France, de la Pologne,}
 à la guerre, bien, surtout, lui le fait de travail, il fait
 fort, les des jeunes méritent dans la même avec deux
 enfants, alors lui il était impossible de trouver une femme à
 lui fait ou une femme de ménage, ou à lui, ne demandant
 de plus, électrisés par sa propre voix, et par son caractère. Et
 à savoir bien lui est accepté, on prends - accepte, de la
 station (hôtel, lui joint sur son amorce de départ de
 théâtre la travailleuse ou le classe de départ devant à faire
 à peu près avec travail par jour à gagner le plus possible,
 - mais & j'allais savoir avec lui & avec ces nouvelles
 choses, son caractère à sa campagne, lui, fort, distinctement
 un fait de bien de bien à tout faire, parce qu'il ne demandait
 & carottes à l'eau, on commence à en avoir assez. Et voilà
 ce le vraie pain de la vie, lui son des premières des
 temps lui son & restaurant de son temps pas plusieurs
 millions de francs par semaine, & j'allais les voir de temps en
 temps de tout. Ses amis, & peut-être parce que c'est
 vrai, & dans bien de travaux avant l'après-midi
 à leur faire, le payant de sa vie, & c'est ce qui
 j'allais beaucoup d'après à moi & c'est à donner lieu,
 & le dernier lui s'écrit, surtout, commence à leur s'écrit
 tout le payant de sa vie, s'écrit de l'après-midi et de
 relations. Et c'était très simple, et c'était.
 - le tout & j'allais, vers - vers, me dit elle, lui avait
 rien de plus professionnel & ainsi la. J'allais, & j'allais
 les universités & en l'après-midi, première liberté de travailler
 voyants, lui fait, au long habitude, un homme et une
 femme, devant moi, un portrait, d'après son portrait.

205

stalinienne, acharnée, avec une subtilité prodigieuse, à son unique
 travail de destruction, superbement habile, à montrer la faiblesse du
 monde condamné qui est le nôtre...»

1 500 / 2 000 €

205
ROBERT BRASILLACH
SIX HEURES À PERDRE

Troisième partie chapitre II complet - IV complet - fin du V - début du VI -
 17 + 19 + 12 + 5 ff. in-12 recto. Très nbr. ratures, ajouts, indications
 de mises en pages, écritures très dense. Il s'agit du manuscrit destiné
 à la publication en feuilleton dans Révolution Nationale du 11 mars
 au 10 juin 1944. A la fin de chaque partie est écrit « à suivre ». Le
 sujet, étroitement lié aux souvenirs de captivité de Brasillach, a dû
 être conçu immédiatement après son retour en France et à la fin
 de mars 1941. Le roman est encore tout mêlé aux impressions du
 camp. Les pages consacrées à la vie du camp ont souvent pour point
 de départ la chronique régulière qu'il avait entreprise dès son retour
 pour renseigner les familles des prisonniers. Quelques passages sont
 directement autobiographiques. Joint : le livre, chez Plon, 1953.

5 000 / 7 000 €

Extrait du catalogue
ARTCURIAL,
 Livres et manuscrits.
 Vente à Paris
 Hôtel Marcel DASSAULT
 du lundi 24 novembre.

Selon l'expert, la lettre du
 22 décembre 1942
 « A mon cher Maurice », pourrait
 s'adresser à Maurice DEROT

206
ROBERT BRASILLACH
LES ALIBIS DE L'HISTORIEN

Manuscrits, 5 ff. in-4 recto. Papier libre. Au dos d'un tapuscrit
 [Présence de Virgile ?] contenant quelques corrections. Publié sous
 ce titre dans Révolution Nationale 5 Aout 1944. A propos d'un livre
 de M. Lemonnier, La ruée vers l'or et de tout ces sujets qui ne sont
 pas honorés « ... Une histoire de l'arrière pendant la guerre de 14-18,
 une histoire des conditions de la vie prolétarienne, de la vie de la
 petite bourgeoisie pendant le dernier demi-siècle, une histoire de
 l'armée française et sa décadence de 1918 à 1940... une histoire de
 l'Action française ou des partis anarchistes à travers le monde... voilà
 des sujets et il y en a vingt autres ... »

1 500 / 2 000 €

IL Y A QUARANTE ANS...

Oui, pour s'en convaincre, il faut s'y arrêter, mesurer la fluidité du temps. Et malgré tout, douter encore un peu. Oui, il y a quarante ans, le 6 février 1945, à 9 h. 38 au fort de Montrouge, tombait sous des balles françaises sans doute le plus brillant écrivain des années trente, Robert Brasillach.

Le situer dans une génération est, reconnaissons-le, une manie d'archiviste, commode mais trompeuse. Il est impossible au lecteur non prévenu de vraiment « situer » cet extraordinaire poète de la jeunesse et de l'intelligence limpide. Il est un des rares écrivains français à avoir su capter la complicité intime du lecteur avec une telle force. Sa « présence » s'impose. Il est là. Il sera toujours là. Ses enthousiasmes, ses confidences ne viennent jamais d'un « maître », mais d'un camarade, d'un ami qui aime « faire sentir le grain d'un livre, comme celui d'une étoffe, le velouté d'une sensibilité, d'un style comme celui d'un fruit ou d'un vin » (M. Bardèche).

Dans ses romans, comme dans ses chroniques, ses traductions, son théâtre, ses critiques ce qui ressort toujours le plus nettement c'est l'aspect poétique qu'il dégage du monde et la joie que sa découverte lui procure. Cet amour de la « jeune vie mortelle » se retrouve partout dans son œuvre. Finalement dans cette quête du bonheur qui fuit, dans son désir de gommer par l'art l'action dissolvante du temps qui passe et de la mort qui brise la course créatrice, comme il est proche de son vieux maître Maurras !

Sa mort fut en grande partie la victoire des médiocres et des envieux et son procès restera une des hontes de notre histoire nationale (riche pourtant en règlements de comptes et guerres civiles larvées). Malgré les pétitions, De Gaulle refusa la grâce. Puis un mur épais sembla plonger l'œuvre et l'auteur dans l'oubli. Cela aurait arrangé tant de monde !

Heureusement il n'en est rien ; l'œuvre de Brasillach vit. Elle s'impose de plus en plus. L'étranger s'y intéresse ; les jeunes Français aussi. Ses amis se sont regroupés¹. Mais le combat n'est pas encore gagné. Relisez-donc sans attendre quelques romans et poésies de Brasillach ; ce sera la meilleure façon de faire la nique aux marchands d'oubli qui nous gouvernent. Car ils n'ont jamais accepté et n'accepteront jamais ce poète de la droite française, celui qui a écrit *L'enfant Honneur*.

*Au berceau de l'enfant Honneur
On a vu deux fées apporter
Leurs présents pour l'enfant Honneur :
Le courage avec la gaieté.
A quoi, dit-on à la première,
Sert un présent comme le vôtre ?
Presqu'à rien, répond la première :
A donner du courage aux autres.
L'autre, dit-on à la seconde,
N'est-il pas de trop pour l'Honneur ?
Un enfant, répond la seconde,
A toujours besoin d'une fleur.*

Dans le monde veule et triste qui nous entoure, un tel poème est un véritable blasphème. Qu'importe si cela peut réveiller quelques âmes fortes et reconforter les autres ! Puisque les médias tentent de cacher ce qui fut, il faut rappeler à la fois cette œuvre merveilleuse et tendre et cette course lumineuse brisée par la haine. « Je consens – dit Marlowe dans *Edouard II* – que mon frère soit mort ; c'est la loi commune. Ce qui me révolte, c'est l'arrogance de ses assassins ».

S. de SAVIGNY
Lectures françaises
N°33 h Février 1985

DES ÉCRIVAINS ENGAGÉS, DÉCHIRÉS, MANIPULÉS

Brasillach, Malraux et quelques autres

PAR ANTOINE CASSAN

Ils sont célèbres. Ils sont lus. Ils sont suivis. Ce sont les grands écrivains. Ils s'embrasent pour l'une ou l'autre Espagne. Certains sont sincères, d'autres trompent leur monde. Découverte.

Sur le fil rouge des événements qui vont de la conquête de l'Éthiopie par l'Italie à l'effondrement de l'Allemagne en 1945, la guerre d'Espagne appelle inmanquablement l'expression « répétition générale ». Les deux termes figurent en toute lettre dans une correspondance d'Hemingway à ses beaux parents, qui les prévient d'une « *inévitabile guerre européenne* ». Même s'il faut se méfier des anachronismes, il est difficile de ne pas être frappé par la fidélité aux engagements nés du soulèvement militaire en Espagne. Mais la véritable question ne consistait-elle pas à se demander d'où est venu ce « happening » littéraire ? Pourquoi la guerre civile verra-t-elle se croiser sur le sol espagnol, Brasillach et Malraux, Drieu et Saint-Exupéry, Hemingway et Simone Weil, Bernanos et Dos Passos ? Pourquoi embrasera-t-elle les esprits du côté de Saint-Germain-des-Prés ? Un an plus tôt, la guerre d'Éthiopie avait certes causé un certain émoi dans la communauté littéraire – les pétitionnaires des deux camps semblaient déjà s'être répartis les rôles – mais pas de tels engouements, ni de tels déplacements *in situ*. Il y a la conscience de la « montée des périls », pour reprendre le titre d'un des tomes des *Hommes de bonne volonté*, paru en 1935, mais, au-delà de l'importance propre à l'événement deux raisons expliquent pourquoi l'impact des manifestes d'écrivains couvrira souvent celui des communiqués militaires.

On a oublié le rayonnement immense qu'exerçait la culture espagnole en France



L'escadrille formée par Malraux, qui n'est pas aviateur, n'appartient pas aux Brigades internationales, mais à l'aviation républicaine espagnole. Son commandant en chef, Ignacio de Cisneros, poète, dans ses mémoires un jugement sévère sur le groupe Malraux : « En dehors de trois ou quatre véritables antifascistes qui vinrent en Espagne par idéal, les autres étaient des aventuriers qui se fichaient pas de notre guerre, n'étaient attirés que par la solde fantastique qu'on leur payait et ne firent rien d'autre que dans notre pays. »

urant l'entre-deux-guerres. Les interrogations philosophiques d'Ortega y Gasset ou de Miguel de Unamuno sur la modernité trouvent un écho profond chez les intellectuels français. Les œuvres de Jamón Jimenez, Blas Ibañez, Antonio Machado, Garcia Lorca étaient dans toutes les librairies. Au-delà des auteurs espagnols dits de « la génération de 98 » celle de « 1927 », nombre d'écrivains français aimaient l'Espagne pour son histoire et sa civilisation. Y compris l'Espagne catholique, dont on redécouvrait la richesse de l'histoire. On songe à l'usage qu'en feront Claudel ou Montherlant dans leurs œuvres. Quand Brasillach part en vacances, c'est en Espagne qu'il se rend.

Il y a aussi que la plupart des grands écrivains de l'entre-deux-guerres étaient eux-mêmes des écrivains politiques d'exception. Les réflexions d'un Montherlant, d'un Gide ou d'un Mauriac étaient mises au même rang que celles d'essayistes patentés comme Henri Massis ou Julien Benda. Il leur était difficile, dans ces conditions, de s'abstraire d'un inévitable conflit, qui de plus est situé à nos frontières.

Deux manifestes radicalement opposés

Pourtant, à part pour Malraux et Brasillach, et de suite mobilisés, la cristallisation ne fut pas immédiate. Il faudra attendre six mois après le « movimiento » de juillet 1936 pour que la revue *Commune* publie une « déclaration des intellectuels républicains au sujet des événements d'Espagne », où l'on retrouve les noms de Romain Rolland, André Gide, Louis Aragon, Julien Benda, André Chamson, Tristan Tzara, Elsa Triolet. Et attendre encore un peu pour que la revue *Occident* riposte par un manifeste aux écrivains espagnols, favorable aux nationalistes, avec les signatures de Henri Béraud, Henry Bordeaux, Abel Bonnard, Paul Claudel, Léon Daudet, Pierre Drieu La Rochelle, Bernard Fay, Ramon Fernandez, Marcel Herment, Henri Massis.

Chez les écrivains étiquetés « catholiques » le choix ne sera pas plus rapide. C'est l'habile exploitation du bombardement de Guernica, en avril 1937, qui décidera une partie des écrivains catholiques à se ranger autour d'un manifeste pour le peuple basque, signé par Jacques Madaule, Gabriel Marcel, Jacques Maritain, Emmanuel Mounier et François Mauriac. Dans un premier temps, les masses de religieux, en riposte à l'insurrection



Robert Brasillach. La guerre d'Espagne fut « sa » guerre. Il voyait s'y affronter deux conceptions du monde. Mais il refusa de croire que l'héroïsme ne se trouvait que d'un seul côté.

ayant été connus très vite, c'est d'abord la tentation du double refus qui l'avait emporté. Dès le 25 juillet 1936, une semaine après l'insurrection, Mauriac avait averti Léon Blum « qui brûle d'intervenir. Qui peut-être, est déjà intervenu dans ce massacre "faites attention, nous ne vous pardonnerions jamais ce crime" ». Jacques Maritain campera d'abord sur une position similaire « C'est un sacrilège horrible de massacrer des prêtres [...] et c'est un autre sacrilège, horrible aussi, de massacrer des pauvres ».

Bernanos lui-même commencera par saluer le soulèvement militaire car il croit que Franco va rétablir la monarchie — ce qui finira par être le cas, mais avec quarante ans de délai. Son fils, Yves, seize ans, s'engage dans la Phalange. Le spectacle des désastres de la guerre l'incitera à s'épancher, d'abord dans *Sept*, la revue « rouge-chrétienne » (Brasillach) des Dominicains, puis par la publication des *Grands cimetières sous la lune*, publiés en avril 1938.

À l'opposé, Paul Claudel, restera obstinément fidèle à l'idée d'une « croisade » comme en témoigne son « Ode aux martyrs espagnols » : « Seize mille prêtres, seize évêques exterminés, et pas une apostasie ! Saintes églises exterminées ! Ces peintures vénérables et ce ciboire ! Où la CNT en grognant de délire a mêlé sa bave et son groin. » Une rhéto-

rique d'époque, où les coups tombaient drus. Pour Brasillach, Bernanos n'est qu'un « vieux lion intoxiqué » et Mauriac, un « vieil oiseau croissant sur l'arbre sacré des villages basques ».

L'enthousiasme de Robert Brasillach

C'est que Brasillach a fait de la guerre d'Espagne, « sa » guerre, celle où, comme de nombreux jeunes gens élevés dans le souvenir de Quatorze, il voit pour sa génération la possibilité d'être digne de ses aînés. Sa chronique dans *Je suis partout* (les fameuses « Lettres à Angèle ») est une tribune pour la Révolution nationale. Il sera le premier à publier, dès octobre 1936, un petit livre, écrit en collaboration avec Henri Massis, sur la résistance des Cadets de l'Alcazar, avec une préface du colonel Moscardo dont le dialogue plein d'héroïsme avec son fils otage des républicains, et promis au peloton d'exécution, exaltera une génération entière.

Précurseur d'une forme d'« histoire immédiate », le même Robert Brasillach, associé cette fois à son beau-frère, Maurice Bardèche, publiera, en juin 1939, une *Histoire de la guerre d'Espagne*, fort bien documentée, indispensable pour comprendre l'argumentaire pro-franquiste mis en avant du côté français. Rien n'altérera l'enthousiasme espagnol de Robert Brasillach, pas même la difficulté de faire la synthèse entre son héros de cœur, José Antonio Primo de Rivera, jeune leader fasciste au sens strict du terme, et le héros de raison, le général Franco, à l'imprégnation plus conservatrice et religieuse. C'est que les événements d'Espagne faisaient un utile contrepoids à l'instauration du nazisme en Allemagne, or « l'Allemagne n'appartient pas à notre ordre moral » écrira-t-il dans *l'Action française* en mars 1939, avant d'expliquer « il n'y a rien de commun entre le corporatisme intelligent, mesuré, chrétien de M. Salazar et l'étatisme absolu de M. Hitler... Et l'atmosphère héroïque, passionnée, quasi romanesque de l'Espagne n'est pas l'atmosphère du Portugal ou de l'Italie ». À sa façon, lorsqu'il refusera, en octobre 1940, le passage de l'armée allemande dans son pays, le général Franco donnera un certain relief à cette analyse.

La guerre d'Espagne semble avoir suscité les contraires. On voit se mesurer deux grands rugissants, Bernanos et Claudel, tandis que, face à Brasillach, l'engagement d'André Malraux en faveur des Républicains semble parfait.



Willy Münzenberg, l'homme qui inventa l'antifascisme, la manipulation des intellectuels et l'exploitation des bons sentiments au service de la stratégie stalinienne. Ses patrons ne lui en surent aucun gré. Ils le firent assassiner en 1940.

re la symétrie. L'auteur de *La condition humaine* acquerra une grande popularité par son œuvre de propagandiste au service de la cause républicaine, qu'il rejoint aux premiers jours du soulèvement. Dès cette époque son rôle fut l'objet de polémiques. Hemingway, qui avait applaudi sans réserve *La condition humaine*, parue en 1933, rangera son auteur parmi les « couillons et les truqueurs » (mais était-il le mieux placé pour employer ces deux mots ?). Il l'accusera de s'être retiré du combat au bout de sept mois, au moment où la situation des républicains devenait désespérée. Mauriac fait un compte-rendu très sévère du Malraux tribun, en qui il voit « un futur commissaire du peuple ». Robert Brasillach impute à l'escadrille d'André Malraux la responsabilité de la destruction en vol d'un avion de l'ambassade de France, où se trouvait un journaliste français, au rebours de la thèse officielle, qui en rendait responsable l'aviation franquiste : « Il s'agit là de choses plus graves que d'avoir soustrait à la barbe de l'Administration quelques statues gréco-bouddhiques » écrit-il, décochant la flèche du Parthe par le rappel du rôle fort indélicat joué par André Malraux en Indochine dix ans auparavant.

Le stalinisme tendance Byron

Puis, durant des décennies et encore aujourd'hui, la plupart des essayistes qui écriront sur André Malraux s'interrogeront sur son relatif silence à propos des épurations internes

qui conduisirent les staliniens à prendre le pouvoir par la terreur, mais pour justifier l'attitude de l'écrivain. Michel Winock, par exemple : « Dans tous les cas, le dernier mot reste à l'ordre, soit celui des contre-révolutionnaires, soit celui des bureaucrates de la révolution. Malraux a voulu transfigurer le dilemme au profit des forces communistes ». Écrites récemment, ces lignes étonnent, car elles passent sous silence que le choix d'André Malraux fut largement téléguidé.

L'ouverture des archives soviétiques a, en effet, profondément renouvelé l'approche historique du rôle des intellectuels au service de la cause républicaine. Publié en septembre dernier, le livre de l'universitaire américain Stephen Koch, *La fin de l'innocence* consacré à l'agent du Komintern, Willy Münzenberg, déplace la perspective. Au service de Staline, Münzenberg aligna un tableau de chasse éblouissant : Gide, Romain Rolland, Hemingway, Kœstler, Aragon, Dos Passos, sans compter les Britanniques comme Auden ou Spender, pour ne citer que les écrivains. Manipulateur de génie, Münzenberg, écrit Koch, est « le fil d'Ariane qui mène du Kremlin à Bloomsbury, de l'Élysée à Hollywood, puis sur la Rive gauche ; qu'il s'agisse des aventures d'Ernest Hemingway en Espagne ou du discours prononcé par André Gide à l'occasion des funérailles nationales faites à Maxime Gorki ». Sa dernière grande opération, avant de tomber en disgrâce et d'être sans doute liquidé, consista à mobiliser en faveur du Front populaire ; lequel correspondait « assez bien aux indications données pendant le VII^e congrès du Komintern » écrit encore Stephen Koch. Qui poursuit : « Le tout premier émissaire envoyé par l'État soviétique au gouvernement républicain fut André Malraux [...] qui s'offrit à servir d'intermédiaire très confidentiel pour l'achat d'avions français ».

À bien des égards, le livre de Stephen Koch sonne comme un réquisitoire. Münzenberg dispose de tous les moyens pour faciliter la vie de ses invités. « Dans une Espagne agonisante, les écrivains portèrent des toasts à la république en sablant le champagne et se rendirent dans des Rolls Royce aux réceptions données en leur honneur ». Or, écrit toujours Stephen Koch « Si, grâce à la guerre d'Espagne, le stalinisme se drapait dans une illusion byronienne, les morts eux y laissèrent leur vie pour de bon ».

C'est cette « illusion byronienne » qui demeure en suspens de jugement. Dans son film documentaire, *Veillées d'arme*, le cinéaste

Marcel Ophüls mène l'enquête, non sans courage, sur la falsification, qu'il soupçonne, des célèbres photos de Franck Capa. Lesquelles mobilisèrent l'émotion internationale en faveur des républicains. Semblable travail mériterait d'être approfondi pour nombre d'écrivains. Car l'un des rôles de l'historien n'est-il pas d'arracher les masques ?

A. C.

Antoine Cassan vient de publier chez Lattès « *Tous ringardo-gaullistes* ».

POUR ALLER PLUS LOIN

Stephen Koch *La fin de l'innocence. Les intellectuels d'Occident et la tentation stalinienne, 30 ans de guerre secrète*, chez Grasset.

Sur le rôle particulier de chaque écrivain, il est possible de se rapporter à la fois à leur biographie et aux œuvres suscitées par la guerre :

– Pour André Malraux, *L'Espoir*, et sur son rôle, Robert S. Thornberry, *Malraux et la guerre d'Espagne* (Droz, 1977)

– Pour Robert Brasillach, *Notre avant-guerre* (Livres de Poche) et *Histoire de la Guerre d'Espagne* rééditée (1995) par les éditions Godefroy de Bouillon, ainsi que, parmi de nombreuses biographies, celle, en sympathie, d'Anne Brassié *Robert Brasillach* (Robert Laffont, 1987) ou celle, constamment hostile, de Michel Laval *Brasillach ou la trahison du clerc* (Hachette, 1992)

– Pour Ernest Hemingway, *Pour qui sonne le glas*, et sa biographie par James R. Mellow *Hemingway* (Le Rocher, 1995)

– Par ailleurs, le livre de Jean-Luc Barré sur *Jacques et Haïssa Maritain* (Stock) comporte d'intéressantes précisions, ainsi que celui de Jean Lacouture sur *François Mauriac* (Points, Seuil,) tout comme le numéro que les *Cahiers de l'Herne* avaient consacré, en 1967, à Bernanos, l'ensemble pouvant être complété par le livre de Pierre-Marie Diodonnat consacré à *Je suis partout* (La Table Ronde, 1987). On peut aussi se rapporter aux « Dossiers H », *Les écrivains et la guerre d'Espagne*, éditée à L'Âge d'Homme (1975).

BRASILLACH SORT ENFIN DU PURGATOIRE

L E 6 février 1945 au matin, Robert Brasillach tombait sous des balles françaises au fort de Montrouge. Poète, romancier, critique, prince de la jeunesse d'avant-guerre, il mourut, au fond, de sa profonde passion de la France, de sa volonté ardente de lui rendre un visage qu'on puisse aimer.

Devant Brasillach et ses frères, le « vieux rêve de grandeur des hommes assemblés » allait dresser ses mythes, ses rites et ses images. Des expériences souvent menaçantes, mais animées de cet esprit, se poursuivaient à l'étranger. Songeant au passé, au présent de leur pays, ces jeunes gens qui croyaient toujours aux vertus de la nation, de la race, de l'histoire se demandaient alors, parfois émus, parfois rageurs : « Pourquoi pas nous ? » Et Brasillach de dire : « Nous savions que, quel que soit notre destin, notre tâche serait, en toutes circonstances, de recréer ce climat national et hardi où notre patrie à son tour devrait bien vivre pour étonner le monde. »

Voilà ce qu'il y avait au fond du « fascisme » de Robert Brasillach : non point, à proprement parler, une doctrine politique, mais une manière d'éducation sentimentale, un romantisme de la jeunesse, de la camaraderie, une sorte d'exaltation poétique.

Plus tard, Brasillach a pu avoir la tentation de céder au désarroi en songeant à une jeunesse qu'il voyait s'écrouler et se perdre.

Pourtant, à la fin de sa courte vie, il ne voulait plus songer qu'à l'avenir, à ceux qui viendraient, qui auraient vingt ans plus tard. Et son dernier rêve aura été celui d'un bonheur français. « Un mot nous sera rendu un jour, écrivait-il à la fin d'un terrible article de l'été 1944, un mot qu'il faudra protéger, car il est fragile, et que j'aime mieux voir inscrit au cœur des hommes que sur le fronton des édifices, un mot qu'il ne faudra plus sacrifier à d'autres mots plus enivrants, un mot qui résumera nos droits et ceux de nos foyers, notre paix, notre calme aux lieux choisis par nous, notre ciel sans bruit, nos nuits sans tonnerre, nos amis présents, nos rues sans dangers ; un mot qui synthétisera l'équilibre que nous voulons entre l'ordre et l'épanouissement, le mot que nous voudrions voir fleurir sur tant de ruines et que d'avance il ne faut point offenser, dont il ne faudrait pas empêcher la naissance : le bonheur. »

Hélas ! en ce temps de guerre civile, faute de comprendre sa conception du bonheur — et de l'honneur —, ou le fit taire à jamais.

“ A la fin de mai 1939, Robert se rend à la Foire de Paris à la recherche de pâtisseries arabes pour un dîner de fête. Il n'y trouve pas ses fameuses cornes de gazelle, mais un prospectus vantant les mérites d'une roulotte de camping qui fait rêver immédiatement son âme de voyageur. Aussitôt vu, aussitôt décidé, le voyage en roulotte les emmènera dans leur seconde patrie, l'Espagne.

Avant son départ en vacances arrive un incident significatif quant au destin de Robert Brasillach. Il est minime, mais c'est un épisode de la petite guerre qui se déroule entre lui et le Parti communiste qui a juré sa perte, il y a déjà longtemps. En juillet 1939, Otto Abetz est pratiquement expulsé pour cause de propagande insolente en faveur du rattachement de Dantzig au Reich. Puis deux courtiers de publicité du Temps et du Figaro sont arrêtés et accusés d'avoir reçu de l'argent des Allemands. Ce qu'ils avouent. Les deux journaux répliquent en soulignant que ces courtiers n'avaient aucune influence sur la rédaction, mais en vain, la campagne de presse est lancée dans les journaux de gauche. Le 14 juillet, Ce Soir annonce faussement l'arrestation de Gaxotte, sous l'inculpation d'espionnage et de trahison, et le 15, c'est L'Humanité qui reprend la nouvelle en y ajoutant celle de Brasillach. Fausses nouvelles, bien sûr, mais le mal est fait, le doute est semé : avant que la guerre soit déclarée, Brasillach est un traître à sa patrie. Ainsi en a décidé le Parti. Et il aura le dernier mot. Déjà le journaliste

de L'Humanité, Lucien Sampaix, avait, le 2 mai 1937, accusé Je suis partout et son chroniqueur espagnol, ainsi que trois autres journaux, d'être à la solde de Franco. Il fut condamné. A cette seconde diffamation, Gaxotte et Brasillach répliquent par un placard que publient tous les journaux. Sampaix est encore une fois condamné en justice. Céline, lui aussi diffamé, traite son adversaire de « Cent Mille Pets », violence verbale dans le style de l'époque.

Maurice et Suzanne, Robert et une amie partiront en fredonnant « La Chevauchée fantastique ». Probablement l'une des premières à franchir les Pyrénées, leur roulotte suscite tellement de curiosité que des enfants montent sur l'attelage et cassent une barre de soutien. La guerre vient de s'achever, les nerfs des habitants sont encore à fleur de peau, le ravitaillement est pauvre, du lait, des œufs et du lapin pour toute viande. Suzanne se mêle aux villageoises en allant au lavoir comme elles. Ils traversent des villages blancs puis des villages rouges et partout le même accueil généreux. Ce voyage fut dur, les routes mauvaises et la chaleur écrasante, mais la liberté totale. Les soirées en plein air, les marchés de fruits et de légumes, le bon vin leur laissent de merveilleux souvenirs. Gibraltar, la forteresse anglaise où règne pour Robert un véritable système de castes, Grenade et Cordoue, petites parcelles d'Arabie, aux jardins de roses, de myrte et de jasmin, le chant des Andalouses, le cadeau de figues d'une pauvre femme, Nules, Sagonte et Burriana ré-



Normalien, poète, pacifiste, admirateur de Giraudoux, Brasillach n'était pas préparé à la bassesse ni à la rudesse de la vie politique des années 35-45. Jusqu'au bout, il garda pourtant en tête deux mots : honneur et bonheur.

duites en cendres, et enfin la plage de leur enfance, Collioure vue pour la dernière fois avant longtemps, voilà les trésors rapportés de ce voyage, trésors qui ne seront pas inutiles pour des hommes et des femmes qui seront bloqués chez eux ou encasernés dès la fin de cette échappée.

Au lendemain de leur arrivée rue Rataud à minuit, Lucien Rebatet téléphonait à Robert la même nouvelle qu'en 1938 : la mobilisation des porteurs du fascicule 3, ceux qui doivent partir sur-le-champ. ”

Une fois la France occupée, beaucoup de ses compagnons de loisirs et de combat essaieront de le dissuader de faire ce qu'il estime son devoir : s'engager aux côtés de l'Allemagne par solidarité avec les prisonniers de guerre.

“ Au retour de Robert, Maurice Bardèche, plus informé de l'hostilité d'un certain nombre de Français à la politique de collaboration, insiste auprès de Robert pour qu'il n'écrive pas d'articles politiques sous l'Occupation. « Mais, écrira Maurice Bardèche, sa position personnelle était déjà prise. A cette date la victoire de l'Allemagne paraissait certaine, l'entrevue de Montoire avait fait naître de grands espoirs chez les prisonniers, la politique d'entente avec le vainqueur semblait le seul moyen d'aboutir à une paix acceptable. L'ambassadeur Abetz faisait dire par des officieux qu'il était personnellement partisan d'une paix sans annexion, que l'Alsace-Lorraine même ne serait pas incorporée à l'Allemagne mais qu'il essaierait d'obtenir qu'elle devînt indépendante... Il promettait aussi des libérations massives et rapides. » Maurice souligna les dangers à soutenir une telle position en cas d'échec. Mais Brasillach répondit : « Même en cas de victoire totale de l'Allemagne, je suis convaincu que les journalistes qui auront écrit sous l'Occupation briseront à jamais leur carrière. L'Occupation cessera un jour et l'opinion leur reprochera alors leur attitude quels que soient les services rendus au pays. Cela, je le sais. Je sais aussi que la seule manière d'assurer mon devoir d'écrivain serait de garder le silence, d'écrire des livres de critique ou des ro-

mans. On me l'a dit. Je ne veux pas. Je n'ai pas le droit de le faire. A cause de mes camarades prisonniers d'abord. Et ensuite parce qu'il est indispensable que les Allemands partisans d'une entente avec la France puissent se réclamer de l'appui de Français honnêtes. Deux millions de mes camarades attendent ce que nous ferons pour eux. Tu n'as pas été prisonnier. Tu ne peux pas savoir. Et le traité de paix que nous aurons un jour dépend aussi de ce que nous ferons pour eux. Il ne faut pas que la politique de réconciliation franco-allemande soit le privilège des aventuriers et des fripouilles. Nous avons à gagner la bataille de la paix puisque nous avons perdu la

bataille de la guerre. Cela peut nous coûter cher un jour mais la paix sans annexion est à ce prix. Tant pis pour mon avenir politique ou littéraire. »

Gaxotte, aussi, plus conscient que jamais des risques d'un engagement en 1941, rencontra Maurice et lui demanda d'insister auprès de Robert pour qu'il ne récrive pas dans *Je suis partout*. Un véritable maître aurait peut-être eu du poids sur Robert. Mais Gaxotte avait déjà, dans son esprit, déserté deux fois, et son influence était anéantie.

Claude Roy essaiera aussi de dissuader Robert : « Je suppliai Brasillach de ne pas se mettre dans cette situation, de réfléchir, de temporiser. Il sembla ébranlé. Peut-être convaincu ?

J'ajoutais que les tartarinades antisémites d'avant-guerre prenaient désormais un sens dépourvu d'ambiguïté, que Vichy avait pris des mesures ignobles contre les juifs, que les Allemands poussaient au crime, et qu'il ne s'agissait plus de paroles en l'air, peut-être étourdies, mais de vie et de mort. Et parce que Brasillach me semblait encore mon ami, je lui confiai un « détail » de ma vie personnelle, que je vivais avec une jeune femme juive, dont le père fut bientôt déporté et gazé. Il eut les larmes aux yeux et me jura que jamais il ne prendrait la moindre part à ce qu'il avait toujours condamné, les persécutions et les pogroms. ”

Voici la photo qui a donné naissance à la légende selon laquelle Brasillach aurait porté l'uniforme allemand. En réalité, c'est Dorlot qui le porte, entouré de Brasillach et de Jeantet qui l'accompagnaient en qualité de journalistes lors d'une tournée d'inspection dans un camp de la LVF en Russie. Mais dans le magazine « Ambiance » paru le 17 janvier 1945, soit la veille de l'ouverture du procès de Brasillach, la tête de celui-ci est coupée et la légende parle de « mascarade allemande » de Dorlot. Et insiste sur ses « compagnons de honte ». D'où, sans doute, les confusions ultérieures, qui auront d'énormes conséquences. On a dit, en effet, que c'est sur la foi de cette prétendue photo de Brasillach en uniforme allemand que le général De Gaulle a refusé sa grâce. Et aujourd'hui encore, elle est communément comptée parmi les accusations capitales portées contre le fusillé de Fresnes.

Ambiance



Tout le monde n'a pas les mêmes exigences morales : faisant partie des vaincus et s'étant livré lui-même à la justice, Brasillach sera jugé, on le sait, par la haine.

“ La presse, au matin du 18 janvier, veille de l'audience, est quasi unanime. Madeleine Jacob dit dans *La France au combat* : « On nous objectera peut-être que nous n'avons à reprocher à M. Brasillach qu'un délit d'opinion. Un délit d'opinion, quand l'ennemi est là, cela s'appelle trahison... Qu'on ne vienne pas au nom de quelque sensiblerie, d'on ne sait quel respect du génie littéraire, nous dire demain que Brasillach fait partie du patrimoine français et que l'on ne doit pas l'en retirer. » Et Francine Bonitzer dans *L'Aurore* : « Peut-être dira-t-il en se frappant le front : et pourtant, il avait quelque chose, là, et c'est bien là ce qui est grave. Dénué de talent, sa prose n'aurait pas eu d'effet. » Et l'article de *Front national* se termine ainsi : « L'accusation ne soutient pas que Brasillach fut collaborateur pour de l'argent : et c'est bien ce qui est terrible. » A qui la faute ? A Charles Maurras, répond un article anonyme de *Libres*, dirigé par François Mitterrand : « Le verdict laisse augurer du sort réservé à l'homme qui fut le maître de Brasillach, à Charles Maurras, le philosophe pervers, le penseur funeste, conseiller de Pétain, Charles Maurras, l'homme le plus funeste qu'ait connu la France en un siècle. » Enfin Jacques Vico recommande dans *Le Populaire* : « Pas de circonstances atténuantes. »

Si Brasillach est accusé d'avoir écrit des articles haineux, ceux qui annoncent son procès sont de la même veine. La condamnation à mort est requise à cor et à cri. Le *Parisien libéré* déclare : « Le polémiste de *Je suis partout* réclamait une justice prompte et rapide ? D'accord avec lui. »

“ Madeleine Jacob, dans *Franc-Tireur* : « Tous les Français doivent contribuer à refaire la France, mais pas ceux-là. » Quant au *Front national*, dont le directeur est Jacques Debu-Bridel, il classe dans la liste des accusations de Brasillach le fait d'avoir vu Katyn, « vaste et macabre mise en scène de Goebbels contre les Soviétiques ».

... et la mort fut au rendez-vous

par François BRIGNEAU

LE Brasillach que Mme Anne Brassié fait paraître chez Robert Laffont n'est pas sans défauts. Il tient davantage de la thèse universitaire où il ne manque pas un bouton de guêtre que de la biographie — reconstitution historique avec portraits, scènes, tableaux, et numéros d'auteur. Citations et témoignages sont alignés à la queue leu leu selon un ordre chronologique respectable et respecté. C'est une compilation sans révélations ni aperçus originaux. Mais c'est un livre scrupuleux et honnête. Il a le mérite, rare sur un tel sujet, de n'esquiver aucune des questions que peuvent poser la vie, l'engagement politique et le sacrifice de Robert Brasillach. Fusillé à trente-cinq ans, le 6 février 1945 — rappelons-le — parce qu'il avait été antisémite et qu'il s'était volontairement livré à la justice afin d'obtenir la libération de sa mère, prise en otage par les résistants de Sens (Yonne).

Ce livre permet aussi de s'interroger sur le destin de cet écrivain exceptionnel qui commença par se moquer des intellectuels engagés avant de devenir lui-même le symbole, pour l'éternité, des intellectuels engagés jusqu'au poteau. Rien ne semblait annoncer cette fatalité. La littérature, les livres qu'il lisait et ceux qu'il écrivait, le théâtre et le cinéma, la chronique du temps qui passe et de la jeunesse qui s'en va, la quête quotidienne du bonheur le retenaient tout entier. Il excellait dans tous ces exercices. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'autre qui réussit à autant travailler en donnant l'impression d'être autant disponible. Même quand l'engagement devint total, même dans les derniers mois de sa vie d'homme libre où je le voyais régulièrement, il écrivait un roman (*Six heures à*

perdre), un essai critique (*Tombeau pour Giraudoux*), une *Anthologie de la poésie grecque*, plus ses articles à *Révolution nationale* et à la *Chronique de Paris*.

Il aurait pu facilement, en juillet 1944, se rendre en Espagne où il comptait beaucoup d'amis et y attendre la fin de l'orage. Dans son cœur et sa tête, c'eût été une dérobade indigne des positions qu'il avait prises et de l'esprit dont elles émanaient. C'était un écrivain qui croyait aux mots : honneur, courage, exemple. Il attendit dans Paris surchauffé, sachant qu'il attendait la mort. Elle fut au rendez-vous.

Je n'aime pas parler de Robert Brasillach. J'ai hésité plusieurs jours avant d'entrer dans le livre de Mme Brassié. Je l'ai lu dans l'angoisse. Je connaissais la fin. A un moment, les souvenirs sont revenus en nombre. Je me suis revu, dans la nuit froide du 19 janvier 1945, l'oreille collée à la porte de la cellule, guettant les bruits qui annonçaient le retour des condamnés du jour. Si les chaînes tintaient sur la dalle du rez-de-chaussée, on savait. Il y avait eu une condamnation à mort. Ce fut le cas ce soir-là. Une chaîne (onze kilos, rivée d'une cheville à l'autre) racla le ciment. La prison gronda : « C'est Brasillach. »

Quarante-deux ans ont passé. Je n'ai pas oublié. L'image et le son demeurent aussi nets. Même si j'ai fini par me persuader que cela était dans l'ordre des choses. On en a encore pris conscience lors d'un des derniers *Apostrophes*. Il fallait bien que Robert Brasillach fût fusillé pour que **Bernard-Henri Lévy** pût devenir ce marchand de soupe littéraire, agent en publicité, président impudent et péremptoire de la République des lettres néo-françaises.



La presse bruxelloise dans les années 1930

Les premiers pas d'Hergé

Hergé déploie ses talents notamment dans deux journaux, *Le Vingtième Siècle* et *Le Soir*, où il noue des amitiés qui le poursuivront longtemps.

PAR R. VAN CAUWELAERT

Lorsque *Le Lotus bleu*, le chef d'œuvre d'Hergé, paraît sous forme d'album en 1936, on compte, rien qu'à Bruxelles, une vingtaine de journaux francophones de confessions diverses.

Avec plus de 260 000 exemplaires par jour, *Het Laatste Nieuws* domine déjà la presse quotidienne flamande. Mais le journal le plus lu, non seulement dans la capitale belge mais aussi dans le pays tout entier, c'est *Le Soir*, dont les ventes journalières dépassent les 300 000 exemplaires.

A l'époque, le jeune Hergé dessine pour l'hebdomadaire *L'Ouest*, dirigé par son bon ami Raymond De Becker, une série de caricatures mettant en scène Monsieur Bellum, censé représenter l'archétype du Belge grognon.

Sur l'une de ces images, Monsieur Bellum se trouve aux côtés de deux autres personnages, l'un lisant un journal allemand, l'autre un journal russe. Voyant cela, Monsieur Bellum grommelle « Ils devraient interdire tous ces journaux étrangers », avant de se plonger dans *Paris-Soir*.

Une caricature bien envoyée, puisqu'à l'époque, le journal qui se vend le mieux en Belgique après *Le Soir*, c'est le journal populaire français *Paris-Soir*.

Et ce n'est pas étonnant puisque Bruxelles vit alors à l'heure française. Tout ce qui intéresse les Parisiens intéresse aussi les Bruxellois. C'est pour cela que l'éditeur liégeois Édouard Didier et sa superbe épouse Lucienne Bauwens tiennent salon mondain, et accueillent les héros littéraires et politiques du jour, aussi bien à Paris qu'à Bruxelles.

Les Didier y reçoivent des leaders socialistes comme Henri de Man et Paul-Henri

Spaak, mais aussi les extrémistes de droite Léon Degrelle et Joris Van Severen, les auteurs de droite Robert Poulet, Bertrand de Jouvenel, Robert Brasillach et Alfred Fabre-Luce, aux côtés de représentants de la nouvelle Allemagne, comme les diplomates Otto Abetz et Max Liebe.

La présence de ce dernier aux dîners des Didier n'est pas sans conséquence. Lorsqu'en 1941, Édouard Didier créera la maison d'édition *La Toison d'Or*, l'un de ses actionnaires se révélera être l'Allemand Mundus, une société-écran derrière laquelle se cache en réalité le ministère allemand des Affaires étrangères.

Les journalistes bruxellois aiment eux aussi fréquenter « le salon Didier ». Charles d'Ydewalle, le célèbre chroniqueur de *La Nation Belge* et ensuite de *La Libre Belgique*, chante volontiers la beauté de madame Didier qui serait, à l'en croire, « aussi belle qu'une aurore ».

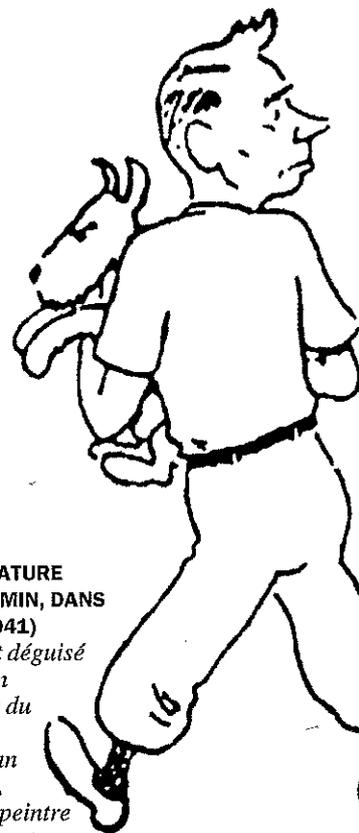
Le grand reporter Robert Leurquin aurait servi de modèle pour Tintin

C'est au *Vingtième Siècle*, « journal catholique de doctrine et d'information », qu'Hergé décroche son premier boulot en 1925, comme employé au service des abonnements. *Le Vingtième Siècle* est l'un des titres les plus modestes parmi les quotidiens bruxellois. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, Fernand Neuray en avait été le rédacteur en chef. Derrière le front de l'Yser, l'homme s'était distingué par ses campagnes anti-flamandes.

Après la guerre, Neuray lance *La Nation Belge*. *Le Vingtième Siècle* se retrouve alors entre les mains de l'extravagant abbé Nobe

UNE CARICATURE DE PAUL JAMIN, DANS LE SOIR (1941)

Hergé y est déguisé en Tintin en compagnie du journaliste Jacques Van Melkebeke, également peintre à ses heures et qui jouera un rôle important dans la carrière du dessinateur.



Wallez. En 1924, la plus haute autorité religieuse du pays, le cardinal et archevêque Désiré-Joseph Mercier, charge ce chrétien costaud de diriger le journal catholique, qui n'en mène pas très large. Wallez ne cache pas son admiration pour le dictateur italien Benito Mussolini. Dans son bureau, une photo du Duce arbore une dédicace : « A Norbert Wallez, ami de l'Italie et du fascisme... », une sympathie qui lui sera d'ailleurs lourdement reprochée après la guerre.

Le Vingtième Siècle, qui s'adresse à la bourgeoisie catholique francophone, publie aussi un titre populaire, *Les Dernières Nouvelles*, histoire de priver le journal socialiste *Le Peuple* du lectorat des ouvriers chrétiens.

La vedette du *Vingtième Siècle* a pour nom Robert Leurquin. Il est l'époux de Rachel Baes, artiste qui est aussi la maîtresse de Joris Van Severen, le leader du parti flamand d'extrême-droite Verdinaso. Leurquin est un véritable grand reporter, à la manière du Français Albert Londres.



Il se rend en Italie pour interviewer Mussolini. En Allemagne, il s'entretient avec le Dr Joseph Goebbels et il prend part au vol inaugural du ballon Graf Zeppelin. Depuis Tokyo, il émettra des commentaires positifs à propos de l'intervention japonaise en Chine. A en croire certains connaisseurs, Leurquin aurait servi de modèle à Tintin – même si Hergé a toujours prétendu s'être inspiré de son frère Paul pour donner forme à son héros.

Directeur du *Vingtième Siècle*, l'abbé Norbert Wallez le pousse à dessiner

Hergé et ses amis de la presse bruxelloise sont fascinés par les pensées du « Nouvel Ordre », par la montée du fascisme en Italie et du nazisme en Allemagne, et par la lutte contre le communisme. *Le Vingtième Siècle* se mêle à tous les grands débats et polémiques. Et des débats, il n'en manque pas à Bruxelles dans les années 1930.

De grandes joutes verbales sont organisées au Palais des Beaux-Arts par *Le Rouge et*

le Noir, un hebdomadaire fondé en 1927 par Pierre Fontaine. Des milliers de spectateurs intéressés viennent assister aux confrontations verbales sur des thèmes comme « la nouvelle culture politique », la censure, le sens de l'art moderne, pour ou contre le jazz, la presse et son intervention néfaste, la crise économique, la montée des extrémistes de Rex, le parti politique le plus à droite, la Guerre Civile espagnole et la prise de pouvoir d'Adolf Hitler en Allemagne.

L'un des chroniqueurs les plus virulents du journal *Le Rouge et le Noir* est Raymond De Becker, partisan du « Nouvel Ordre » et ami proche – son mentor même – d'Hergé. De Becker est aussi journaliste et commentateur politique pour *L'Indépendance Belge* et compte parmi ses connaissances le leader socialiste Paul-Henri Spaak.

Par ses origines, ses études, son passage à la Jeunesse indépendante catholique (JIC), Hergé appartient au camp de la droite catholique, dont *Le Vingtième Siècle* est l'un des porte-parole et Raymond De Becker l'un des représentants les plus éminents.

De Becker, qui fréquente le « salon Didier », jouit d'une grande autorité dans les milieux où Hergé évolue. Aussi, lorsque De Becker lui demande de dessiner pour son journal, *L'Ouest*, Hergé accepte sans hésiter. Alors que ce titre prétend défendre la neutralité belge, il apparaîtra par la suite qu'il est financé en partie par l'ambassade allemande.

Hergé connaît déjà De Becker via le magazine catholique *L'Effort* et la JIC, et il illustrera pour son ami deux brochures, parmi lesquelles la très controversée *Pour un ordre nouveau*. Hergé dévore les livres de De Becker, mais aussi *Le Crapouillot* et *Candide*, deux journaux satiriques français fort appréciés dans les milieux bruxellois de droite.

A *L'Ouest* et via Raymond De Becker, Hergé fait la connaissance du Liégeois Robert Poulet, l'auteur du roman *Handji*. Plus tard, fin 1940, Poulet fondera le journal collaborateur *Le Nouveau Journal*.

Au *Vingtième Siècle*, Hergé entre en contact avec Léon Degrelle, mais contrairement à son bon ami le dessinateur Paul Jamin – son collaborateur au *Petit Vingtième*, le supplément jeunesse dans lequel paraissent les premières histoires de Tintin –, Hergé ne passe pas au *Pays Réel*. Hergé reste loyal à Norbert Wallez, l'abbé qui, en 1929, les avait, lui et Tintin, envoyés vivre leurs premières aventures. Germaine Kieckens, la femme qu'Hergé épouse en 1932, est d'ailleurs la secrétaire de l'abbé Wallez.

Si Wallez a réellement poussé Hergé à dessiner et à entamer sa première histoire

de Tintin – *Tintin au Pays des Soviets* –, c'est De Becker qui, la guerre déclarée, introduit Hergé au « *Soir volé* », c'est-à-dire *Le Soir* contrôlé par l'Occupant, dont De Becker assure la rédaction en chef.

Car dès l'invasion allemande, *Le Vingtième Siècle* cesse de paraître et l'histoire en cours de Tintin, *Tintin au pays de l'Or noir*, est interrompue. Hergé n'en reprendra le fil qu'après la guerre.

Première aventure dans *Le Soir volé*

Le Soir entend lancer rapidement un supplément pour jeunes, *Le Soir Jeunesse*. Hergé, qui saisit l'offre des deux mains, y retrouve son vieux copain Paul Jamin et y rencontre Jacques Van Melkebeke, peintre méconnu et journaliste de métier. Van Melkebeke, qui se retrouve comme Jamin en prison après la guerre pour cause de collaboration, jouera plus tard un rôle important dans la carrière d'Hergé puisqu'il fournira la trame de plusieurs aventures de Tintin.

Dans *Le Soir volé*, ces dernières paraîtront aux côtés des caricatures antisémites de Paul Jamin. La première aventure de Tintin à y être publiée est *Le Crabe aux pinces d'or*.

En 1940, Tintin paraît pour la première fois en néerlandais. Le petit reporter fait son apparition dans les pages du *Laatste Nieuws*, un journal qui, comme *Le Soir*, est contrôlé par l'Occupant. La première aventure parue sous forme de feuilleton dans *Het Laatste Nieuws*, est intitulée *Tintin in Congo*. Ce n'est qu'en octobre 1943, en plein milieu de *L'Etoile mystérieuse*, la deuxième histoire publiée par le journal flamand, que Tintin est tout à coup rebaptisé « Kuifje ». Cette traduction néerlandaise de Tintin est une trouvaille du critique de théâtre du journal, Mark Belloy, qui le révélera après la guerre dans une lettre à Hergé.

Hergé continue de travailler pour *Le Soir*, même après la démission, en 1943, de son mentor Raymond De Becker. Dans une lettre ouverte aux journalistes du journal collaborateur, De Becker admettra : « Nous nous sommes trompés... »

Jacques Van Melkebeke passera quant à lui au *Nouveau Journal*, dont le rédacteur en chef, Robert Poulet, a également démissionné. Dès lors, le journal en remettra encore une couche en termes de propagande nazie.

« C'était une époque agitée, écrira un journaliste contemporain d'Hergé après la guerre, et il était difficile de penser juste ». Y compris pour Hergé. Son passé journalistique d'avant-guerre et surtout ses amitiés de l'époque, amitiés qu'il ne reniera jamais, lui seront encore reprochés longtemps. ■

Fiches «Défense du français»

La 500^e

«Va, petit livre, et choisis ton monde...» écrivait Töpfer au fronton d'un de ses chefs d'œuvre. Claude Bodinier, président fondateur de l'Association suisse des journalistes de langue française, aurait pu donner la même consigne, faite à la foi d'amour paternel et d'inquiète prudence, au bulletin qu'il lança en 1960. Au mois de juin de cette année-là parut le numéro 1 des fiches *Défense du français*. Qui, d'ailleurs, n'étaient pas encore des fiches: on imprimait les mots justes, les mots faux, les recommandations sur une simple feuille A4.

Mais d'entrée, on avait pris le parti de la brièveté. Tout le monde, à vrai dire, n'était pas d'accord: certains voulaient une publication «plus étoffée».

Erreur, dit Claude Bodinier, qui, cinq ans plus tard, devait encore défendre sa formule: «Je suis persuadé, déclarait-il devant l'assemblée générale de l'Association, que plus le bulletin sera court, mieux il sera lu et plus il portera; et qu'en l'allongeant, nous risquerions de nuire à son efficacité.»

On maintint donc la ligne, cependant qu'on améliorait la forme: en 1972, le numéro 116 est fait pour la première fois de rectangles à découper, de sorte que les fiches deviennent détachables et donc aisées à conserver par ordre alphabétique. En 1979, Claude Bodinier se retire de la présidence de l'Association, qu'il transmet à Jean-Marie Vodoz, mais il restera le rédacteur du Bulletin jusqu'en 1997. Après un bref intérim assuré par un correcteur: René Belakovski, c'est un autre correcteur, André Panchaud qui, dès août 1999 (et maintenant encore), imprime sa marque à *Défense du français*. Une marque forte! Notre ami n'est pas seulement un lexicologue averti. La verve et la plaisante ironie avec lesquelles ce corsaire écume l'océan des anglicismes nous ravit et souvent nous éclaire: il est notre Surcouf.

Car le monde des langues a changé. Le numéro 1 du bulletin, que nous reproduisons au dos de ce cahier, s'ouvrait sur un germanisme et sur un excès de politesse («Monsieur le Conseiller fédéral Untel») et se terminait en recommandant l'usage des points dans les sigles. Aujourd'hui, la politesse a fondu («Bonsoir, Pascal Couchepin!»), et vraiment il faudrait être un original pour écrire *le G.A.T.T* ou *l'U.N.E.S.C.O.*: l'inflation des sigles nous oblige à les transformer le plus souvent possible en acronymes. Et surtout, cet anglais de facture assez douteuse que nous avons nommé tantôt le sous-anglais, tantôt l'améranglais (car amer et américain!) s'est insinué dans tous les domaines de notre vie: travail, technique, distractions, communication, publicité... Or, nous ne voulons pas nous enfermer dans une forteresse aux fenêtres fermées, mais nous refusons les modes, les complaisances et les lâchetés qui condamnent à l'oubli des mots français de plus en plus nombreux. Oui, qu'on cesse de rétrécir notre langue! C'est le cri de guerre de ces fiches.

POUR S'ABONNER

On s'abonne aux fiches *Défense du français* auprès du secrétariat de l'Association suisse des journalistes de langue française, 20, avenue du Temple, 1012 Lausanne (tél. et fax: 021 653 12 20) ou par courriel à abo@francophonie.ch. Prix par année (10 numéros): Fr. 40.- pour recevoir les fiches sur papier ou fr. 30.- sous forme électronique.

Voir les sites Internet www.francophonie.ch et www.defensedufrancais.ch.

DÉFENSE DU FRANÇAIS

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES JOURNALISTES DE LANGUE FRANÇAISE

No 1

Paraît 10 fois par an / Prix de l'abonnement pour les non-membres : Fr. 5.—

Juin 1960

Un germanisme: M. le conseiller Untel...

On use et abuse dans la presse et la radio romandes de cette fausse politesse qui consiste à faire précéder un titre de « Monsieur le... », à l'allemande : Monsieur le conseiller fédéral Untel ; Monsieur le conseiller national Untel ; Monsieur le professeur Untel ; Monsieur le pasteur Untel.

Il y a deux formules correctes en français : Monsieur X, conseiller d'Etat ; ou : le conseiller d'Etat X.

On doit dire, de même : culte du pasteur X ; exposé du professeur Z.

Lorsque nous avons eu le chagrin de perdre Claude Schubiger, membre dévoué du comité de l'A. J. L. F., plusieurs journaux romands ont publié un avis avec cette formule : « Monsieur le Dr Claude Schubiger ». En rendant ici hommage à la mémoire de notre regretté confrère, qu'il nous soit permis de déplorer qu'on ait commis là deux fautes graves en cinq mots. Schubiger n'était pas médecin ; et si l'on tenait à rappeler son titre, il fallait écrire : Monsieur Claude Schubiger, Dr ès sciences économiques.

L'anglicisme du jour

Il n'y a pas de raison de dire : le *standard* de vie, quand on peut dire en français : le *niveau* de vie.

Les fautes à la mode

Désintéressement ne signifie pas : manque, défaut d'intérêt pour une chose ; mais : oubli, sacrifice de son propre intérêt.

De l'italique ou des guillemets, s. v. p. !

Suspense n'est pas un mot français. Il faut donc l'écrire en italique dans le texte, entre guillemets dans les titres. Telle est la règle pour les mots étrangers.

Ne dites pas... Dites...

Ne dites pas : des armements conventionnels (conventionnel = qui résulte d'une convention).

Dites : des armements classiques.

La langue du sport

On lit ou entend souvent qu'une équipe, ou un champion, ont « repris du poil à la bête ». L'expression correcte est : reprendre du poil *de* la bête.

Le vocabulaire technique

Téléphérique ne doit pas s'orthographier *téléférique*, qui est un hybride gréco-latin. *Télé* = loin. *Phérein* = porter.

Sigles et abréviations

Les sigles, qui sont des abréviations, doivent être munis de points : le G.A.T.T., et non le « GATT », ou, qui pis est, le « Gatt » !

On doit de même écrire U. S. A. et non USA, comme le font beaucoup de nos journaux. Il serait même bien meilleur d'écrire E.-U., abréviation française et non anglaise. U. R. S. S. est l'abréviation de mots français, et non pas de mots russes !

DÉFENSE DU FRANÇAIS

BULLETIN ÉDITÉ PAR LA SECTION SUISSE DE L'UNION DE LA PRESSE FRANCOPHONE

20, avenue du Temple, 1012 Lausanne

Paraît douze fois par an

N° 500

Prix de l'abonnement : 40 francs (26 euros). Compte de chèques postaux : Lausanne 10-3056-2.

Mai 2008

« Quiconque a l'audace de plaider [...] pour la simplicité dans le choix des termes court un risque de se voir traiter sans ménagements de « puriste », l'injure suprême, ou peu s'en faut. »

(Jacques Capelovici)

Abyssal

Probablement grâce à son allure scientifique cet adjectif fait actuellement florès. On met systématiquement *abyssal* partout où, auparavant, on utilisait *profond*, *sans fond*, *insondable*.

Le mot fut utilisé au XVI^e siècle, en théologie, dans « amour abyssal », c'est-à-dire *intime*, *infini*, *profond* (Bossuet).

Aujourd'hui : qui concerne ou fréquente les abysses, qui a rapport aux abysses : flore et faune abyssales.

En océanologie, pour ce qui est relatif aux fonds océaniques d'une profondeur supérieure à six mille mètres, les spécialistes emploient l'adjectif *hadal*. Fosse hadale ; fonds hadaux.

Fig. et fam. : immense, insondable. Une stupidité abyssale.

(Défense du français, n° 500, mai 2008)

Baliser

Au sens propre : garnir, jalonner de balises, de repères un parcours ; signaler la direction à suivre.

L'usage familier de ce verbe, au sens d'« avoir peur » (v. 1982) fait probablement allusion au visage qui « signale » l'émotion par la pâleur ou la rougeur. Autre hypothèse : nourrir quelque appréhension, et donc chercher ses « repères ».

Quoi qu'il en soit, il n'est pas nécessaire de *baliser* à l'apparition de cette expression dans nos dictionnaires. Elle complète : avoir la frousse, la pétoche, la trouille, les copeaux, les flubes, les grelots, les foies, etc.

Variantes recommandables : *craindre*, *appréhender*, *redouter* ; *être effrayé*, *angoissé*, *anxieux*, *inquiet*, etc.

(Défense du français, n° 500, mai 2008)

Convivial

Cet adjectif – dont l'emploi n'est pas condamnable – est devenu fort envahissant depuis quelques décennies. On l'utilise aujourd'hui sans discernement pour exprimer vaguement tout ce qui a un caractère jovial, amical.

Dérivé du latin *conviva* « vivre avec, manger ensemble » ce mot a désigné d'abord ce qui est relatif aux repas, aux banquets. Sous l'influence de l'anglais, il a été repris pour exprimer ce qui a trait à la *convivialité*, qui la favorise, qui permet de bons rapports avec autrui, des relations de bon voisinage. Atmosphère conviviale ; échanges conviviaux.

Le plus souvent remplace abusivement *amical*, *agréable*, *chaleureux*, *cordial*, *fraternel*, *gai*, *harmonieux*, *joyeux*, *jovial*, *sympathique*, etc.

(Défense du français, n° 500, mai 2008)

Démissionner

D'une revue française : « On a démissionné tous les membres de l'administration. »

Verbe intransitif, *démissionner* signifie « donner sa démission, résigner ses fonctions ; se démettre, se retirer ».

La forme transitive « démissionner quelqu'un », accueillie d'emblée et sans réserve par le Petit Robert, est considérée comme « familière » par le Petit Larousse et comme « familière et ironique » par le Dictionnaire de l'Académie française.

L'opposition des deux emplois est bien marquée dans cet exemple : « Aussi, les anciens fonctionnaires donnèrent en masse leur démission, les autres, on les démissionna » (Jérôme et Jean Tharaud).

On dira, plus correctement : on l'a démis de son emploi, de ses fonctions.

(Défense du français, n° 500, mai 2008)

Etat de droit

On rencontre couramment cette expression chez les commentateurs politiques.

L'emploi de la majuscule à *Etat* est non seulement une faute d'orthographe mais aussi une faute de sens.

Le mot *Etat* ne prend la majuscule qu'au sens de « pays, nation, ensemble des institutions qui gouvernent et représentent un pays » : être fonctionnaire d'Etat, les Etats européens.

Sans majuscule, *état* désigne la disposition, la situation dans laquelle se trouve une personne, une collectivité, une chose : état d'âme, état de choc, état des lieux, état de grâce, état de la question, etc.

Etat de droit est une traduction approximative de l'anglais « *the rule of law* », en français « le règne de la loi ».

« Pour que la société ne se réduise pas à un état de fait, il faut qu'il y ait un état de droit » (A. Peyrefitte).

(Défense du français, n° 500, mai 2008)

Fondamentaux

« Essayons donc de nous raccrocher à quelques fondamentaux » nous conseille un rédacteur de quotidien français.

Parmi les mots à la mode servis à la louche par toute une élite intellectuelle figure cet adjectif substantivé. Que signifie-t-il ?

« Principes, idées constituant le fondement et l'essence d'une science, d'une doctrine, d'un art, etc. » dit le Petit Larousse.

Désormais incontournables dans le vocabulaire des enseignants, des milieux sportifs et des salles de rédaction, ces fondamentaux ne sont que ce que, naguère, on appelait tout bêtement *la base*, *l'essentiel*, *les fondements*, *les rudiments*, *les principes élémentaires*, *l'abc*, *le b.a.-ba*.

C'est dire l'utilité et la nécessité de ce néologisme.

(Défense du français, n° 500, mai 2008)

Petit florilège vénéneux

«Fun»

Cet emprunt à l'anglais (*fun*: plaisanterie, badinage, amusement) a l'avantage de tout exprimer, ou presque, ce qui dispense d'user d'un vocabulaire plus précis.

Fun désigne vaguement ce qui, en tous les domaines, est jeune, à la mode, intéressant, attractif, divertissant, plaisant, drôle, excitant, ludique, joyeux, distrayant, délassant, récréatif, etc.

C'est l'évidence même: le vocabulaire français n'est pas assez *fun*.

(Défense du français, n° 460, janvier 2005)

«Hard»

S'il est un anglicisme qui fait des ravages, dans notre langue, c'est bien celui-là. Il envahit tous les domaines: musique (*hard rock*), informatique (*hardware*, *hard copy*), commerces (*hard discount*), politique (*discours hard*), etc. Ce terme sert vraiment à tout, est mis à toutes les sauces. Il remplace abusivement quantité d'adjectifs français: fort, dur, difficile, rude, cruel, cru, pur et dur, hardi, extrême, raide, brutal, vif, brusque, ferme, sec, violent, etc. Le substantif français *harder* désigne un homme endurci, un dur et aussi un acteur de cinéma pornographique.

(Défense du français, n° 416, mai 2001)

Kidnapping

Ce terme désignait à l'origine le rapt illégal d'enfants ou d'adultes pour en faire des serviteurs ou de la main-d'œuvre agricole dans les plantations américaines. Adopté aujourd'hui par tous les dictionnaires, *kidnapping* désigne l'enlèvement d'une personne pour obtenir une rançon.

On peut toujours préférer à cet anglicisme nullement indispensable *rapt* ou *enlèvement*.

(Défense du français, n° 461, février 2005)

«Marines»

Nos médias s'obstinent à utiliser ce terme pour désigner les soldats des troupes d'intervention des flottes américaine et anglaise opérant en Irak. Il s'agit tout simplement de *fusiliers marins*.

Adopté aujourd'hui par tous les dictionnaires usuels «français», cet anglicisme (d'origine française) devrait au moins être adapté à notre prononciation à la place de la phonation bovine «meuh...rinn's» dont se gargarisent les commentateurs de l'audiovisuel.

(Défense du français, n° 464, mai 2005)

«Dealer»

De l'anglais *to deal* «commercer, trafiquer», le mot *dealer* «marchand, trafiquant» désigne plus particulièrement un vendeur ou revendeur de drogue.

Ce terme qui, en anglais, s'étend à tous les types de négociants, n'évoque pas forcément, comme en «français», un trafic douteux, clandestin, illégal.

Dans cette acception *dealer* peut donc parfaitement être remplacé par: revendeur, pourvoyeur, fournisseur, distributeur, passeur, trafiquant de drogue, narcotraffiquant.

(Défense du français, n° 477, juin 2006)

«Patchwork»

Cet anglicisme (de *patch* «pièce, morceau de rapiéçage» et de *work* «travail, ouvrage» désigne une pièce de tissu, de tricot, faite d'un assemblage de morceaux disparates cousus ensemble.

Au figuré, se dit au sens de «mélange d'éléments hétérogènes, disparates»: un patchwork de nationalités.

Cette métaphore «tous usages» remplace abusivement «mélange, assemblage, mosaïque, bigarrure, bariolage, panachure, amalgame, composition, kaléidoscope, habit (et non manteau) d'arlequin», etc.

(Défense du français, n° 449, février 2004)

«Jet-set»

Cette expression américaine (1967) (de *jet* «avion à réaction» et *set* «groupe») désigne l'ensemble des gens habitués aux voyages en avion, constituant une société riche et internationale et faisant figure dans les milieux mondains.

En français: milieu mondain, élite dorée, haute société, le gratin, les aéronotables (A. Gilder), le «gold gotha» (J.-L. de Villalonga).

Jet society: société bonne à «jeter» aux oubliettes (Etiemble).

(Défense du français, n° 481, octobre 2006)

«Borderline»

«L'expert psychologue a souligné une personnalité border line» signale à ses lecteurs (francophones) un quotidien romand.

Orthographié en un mot par le Robert & Collins 2006, *borderline* signifie «ligne de démarcation». En psychiatrie, *borderline* désigne un «cas limite». Au sens de l'article 121-2 du Code pénal français: «Abolition ou altération du discernement qui pousse une personne à franchir la frontière séparant les comportements responsables des névroses ou psychoses aliénantes.»

L'usage immodéré de termes anglais à la place de mots français ne dénote-t-il pas aussi un cas limite de trouble du discernement?

(Défense du français, n° 498, mars 2008)

THEATRE DU NORD OUEST

Dans son prochain cycle :

« DES PRISONS ET DES HOMMES »

Deux lectures exceptionnelles

Rendant hommage à :

ROBERT BRASILLACH.

Mise en scène Daniel Desmars.

Poèmes de Jeunesse.

Poèmes de Fresnes.

Avec

Muriel Adam.

Anne Brassié.

Philippe d'Hugues.

Philippe Ariotti.

Daniel Desmars.

Le : Lundi 22 Février
et le Lundi 1er Mars à 19 heures.

Théâtre du Nord-Ouest. 13 rue du faubourg. Montmartre
75009 Paris. Métro : Grands boulevards.

Réservation : **01.47.70.32.75. ou : 06.80.18.88.69.**

Le livre de Monsieur Philippe d'Hugues sur la vie de Robert Brasillach sera disponible au sortir de la représentation dédié par l'auteur en personne.